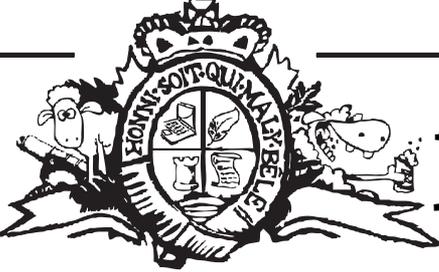

L'auditoire



LE JOURNAL DES ÉTUDIANTS DE LAUSANNE DEPUIS 1982

SOCIÉTÉ

**EUGÉNISME
EN SUISSE**

CAMPUS

**TAXES EPFL:
L'ENQUÊTE**

CULTURE

**LA SCIENCE VA
AU MUSÉE**

DOSSIER

Sous toutes les coutures

L'auditoire remonte les bretelles de la mode



Suzanne Badin



DOSSIER

Pour son premier numéro de l'année académique, *L'Auditoire* consacre son Dossier à un sujet dont l'importance est largement sous-évaluée: la mode. Si les enjeux qui lui sont liés semblent superficiels, ils soulèvent toutefois une multitude de questionnements dignes

d'intérêt: à travers une dizaine d'articles, nous vous proposons de suivre l'histoire de la mode, de comprendre son essence anthropologique, son évolution, d'analyser les conséquences écologiques et humaines de son industrie, et plus encore.

04 Interview de Frédéric Godart

06 Aperçu historique

07 Anthropologie de la mode

08 Racisme dans les défilés Inclusivité et publicité

09 Impacts écologiques

10 Femmes et mode: ennemies ou alliées?

11 Exploitation humaine Interview avec Textura



SOCIÉTÉ

12 Stérilisations forcées et eugénisme en Suisse

13 Les oublié(e)s de l'Histoire Déchets dans la nature

14 Tsépakoi L'Aquarius et la crise migratoire



CAMPUS

16 Taxes EPFL

17 Logements pour étudiants Brèves presque vraies



FAE

15 Fonds de solidarité Troc-o-pole



SPORT

18 Sport et cinéma

Comme un poisson dans l'eau



CULTURE

20 La science vue par la culture

21 Nudité et espace urbain Les émissions culinaires en vogue

22 Nos chroniques

19 AGENDA

23 CULTURE EN VRAC

24 CHIEN MÉCHANT

REMERCIEMENTS
LES REDACTEURS: MON LOU, VOUS AVEZ PRESQUE TOUS RENDU EN RETARD! LA DAME DU COR, ALWIN D'AVOIR RENDU SON DESSIN EN PORTRAIT (AH NON), AMINE (ON T'ATTEND AU SYNATHLON), LES WELK- ANCIENS DU JOURNAL, LE MONSIEUR QUI FAISAIT PIPI DEVANT LE BUREAU CE MATIN, DAVID POUR LE VIN CHAUD QUI SENT LE PIP! (ON NE TE JUGE PAS), NOUS-MEMES (IL N'EST QU'E 21H07).

L'AUDITOIRE

N° 246
BUREAU 1190, BÂTIMENT ANTHROPOLE
1015 LAUSANNE
T 021 692 25 90
EDITEUR FAE
E REDACTION@AUDITOIRE.CH
WWW.AUDITOIRE.CH

PARUTION 6 FOIS L'AN

ONT PARTICIPÉ À CE NUMÉRO
VALENTINE MICHEL, SUZANNE BADAN, JUDITH MARCHAL, THIBAUT NIEUWE WEIME, OPHÉLIE SCHAEFER, MATHILDE DE ARAGAO, EMILIE MICHEL, CARMEN LONFAT, LIANA MENETREY, MARION MARCHETTI, JESSICA CHAUTEMS, FANNY UTJGER, ANTOINE SCHAU, DAVID RACCAUD, JÉRÉMY BERTHOUD, MARINE ALMAGBALY, ALEXANDRE CERGNEUX, VALENTINE PERROT, LIANA DOUDOT, ALWIN OCCELLI

CORRECTIONS
GREGOIRE GONIN

SECRÉTAIRE ADMINISTRATIF ET COMPTABLE
ANGÉLOUË CORNET

IMPRIMERIE
CENTRE D'IMPRESSION DES RONLOUZ

COMITÉ DE RÉDACTION
RÉDACTION EN CHEF
SUZANNE BADAN, VALENTINE MICHEL

DOSSIER
THIBAUT NIEUWE WEIME

CAMPUS ET SPORT
JUDITH MARCHAL

SOCIÉTÉ
OPHÉLIE SCHAEFER

FAE
PAULINE MOTTET

CULTURE
MATHILDE DE ARAGAO

On a eu chaud

«Le concept de réchauffement climatique a été créé par les Chinois pour rendre l'industrie américaine non compétitive», annonçait Donald Trump dans un *tweet* de 2012. Six ans après, et surtout après cet été, il est difficile de nier l'existence du réchauffement climatique, ainsi que son implication dans les vagues de chaleur. En effet, si cela n'était auparavant pas entièrement confirmé, les scientifiques s'accordent désormais à dire que l'accumulation des gaz à effet de serre augmente la probabilité d'apparition des épisodes caniculaires. Malgré toutes les campagnes de sensibilisation et les efforts menés par certains, les émissions de gaz à effets de serre ne diminuent pas. Pire encore, elles ne font qu'augmenter, et cela ne va pas cesser de sitôt.

Les humains, principaux responsables

Au risque d'enfoncer une porte ouverte: la situation est inquiétante. Tout le monde le sait, mais ce n'est pas pour autant que tout le monde réagit. Pourtant, il n'est plus question de se demander si les humains sont bel et bien responsables de ces changements climatiques, car il est clair que la majorité des activités humaines participent à l'accumulation des gaz à effet de serre. Si certains font énormément d'efforts, d'autres ne daignent même pas modifier ne serait-ce qu'un minimum leurs habitudes, et vont même jusqu'à juger ceux qui sont prêts à agir pour le bien de la planète – et de tous, au final.

Tout le monde le sait, mais peu de gens réagissent

Par exemple, une partie des plus férus mangeurs de viande préfèrent railler les végétariens et prouver que ces derniers ont tort de choisir un tel mode d'alimentation plutôt que de réfléchir à leur propre consommation de nourriture ainsi qu'à son impact



Romuald Meigneux / Sipa presse

sur l'environnement. Ces réactions d'opposition au végétarisme sont difficiles à comprendre lorsque l'on sait que l'élevage de bétail est responsable de 14% des gaz à effet de serre (ce qui équivaut environ aux émissions dégagées par les transports). Consommer moins de viande semble déjà être une solution plutôt pertinente et peu contraignante, mais qui paraît toutefois impossible à envisager pour certains.

Des efforts insuffisants

Il est bien sûr indispensable que chacun prenne conscience de son empreinte carbone et qu'il réagisse en conséquence. Néanmoins, cela ne suffira pas à faire changer les choses à grande échelle. Pour éviter que le réchauffement climatique ne prenne davantage d'ampleur, il serait judicieux de repenser le système entier, et non d'attribuer la responsabilité de la situation aux citoyens qui, à eux seuls, sont finalement impuissants face à ce drame écologique. Les politiques ont en effet un rôle essentiel à jouer, un rôle qu'ils n'ont pas l'air de vouloir endosser pour l'instant, comme l'illustre la démission de Nicolas Hulot en août dernier. «Je ne veux plus me mentir. Je ne veux pas donner l'illusion que ma présence au gouvernement signifie qu'on est à hauteur sur ces enjeux-là. Et donc je prends la décision de quitter le gouvernement», a annoncé l'ancien ministre

français de la Transition écologique sur le plateau de France Inter. S'étant senti seul pour faire face à la situation, Nicolas Hulot déplore l'absence de politiques écologiques de la part du gouvernement: «On s'évertue à entretenir, voire à réanimer un modèle économique marchand qui est la cause de tous ces désordres. [...] Je ne comprends pas comment après la Conférence de Paris, après un diagnostic imparable qui ne cesse de s'aggraver et de se préciser de jour en jour, ce sujet reste toujours relégué dans les dernières priorités.» Pour être efficace, disposer de bonnes idées, de motivation et d'énergie n'est pas suffisant: il faudrait notamment repenser notre système économique actuel, chose qui ne semble pas envisageable pour l'instant.

Ne pas laisser tomber

Bien qu'au niveau mondial les petits efforts ne soient pas aussi conséquents que des politiques mises en place par les gouvernements, ce n'est pas une raison pour nier ses responsabilités et pour rester passif. Tout un chacun devrait chercher à réduire son empreinte carbone, sans pour autant se culpabiliser s'il ne fait pas toujours au mieux dans tous les domaines (étant donné que la majorité des activités quotidiennes contribuent à empirer la situation, il paraît difficile de ne pas commettre d'erreur). Il est tout à fait normal de se sentir parfois impuissant, puisque d'une certaine façon, c'est le cas. Il est alors plus que nécessaire que l'écologie devienne un sujet primordial aux yeux des politiques, car comme le dit Nicolas Hulot: «Nous faisons des petits pas, [...] mais est-ce que les petits pas suffisent... la réponse est non.» Cet été, on a donc eu chaud. Mais force est de constater qu'à ce rythme-là, on risque d'avoir chaud à nouveau, et ce très prochainement. •



«La société a besoin d'unité, la mode la lui apporte»

Interview avec Frédéric Godart

INTERVIEW • Sociologue de la mode et chercheur à l'INSEAD (Institut européen d'administration des affaires) à Fontainebleau, Frédéric Godart consacre entre autres sa carrière aux questions sociologiques, commerciales et comportementales qui encadrent l'univers de la mode. Pour *L'auditoire*, il décrypte les enjeux qui gravitent autour de cette industrie.

Pourquoi la mode est-elle souvent laissée de côté par la communauté scientifique? Pourquoi a-t-elle la réputation d'être superficielle?

C'est toujours surprenant que les sociologues ne s'y intéressent pas plus. Pour moi, c'est un mystère, parce que la mode a quand même une fonction centrale dans le lien entre individu et société. Il y a traditionnellement plusieurs raisons à cette exclusion. La première est qu'il y a une tension entre la science, qui est vue comme quelque chose de permanent, qui recherche des lois éternelles, et la mode, qui représente le changement continu. De ce point de vue-là, la mode apparaît comme étant une illusion, une forme de manipulation par les marchés et les capitalistes. Et le mouvement intellectuel, traditionnellement plutôt à gauche, a tendance à s'opposer à ce qui s'apparente au capitalisme, et donc à la mode. La deuxième raison est que la mode est associée aux femmes, et le monde universitaire est traditionnellement masculin, d'où cette forme de méfiance et de rejet. Troisièmement, je dirais qu'en fait la mode est un milieu assez compliqué, avec une sorte de mouvance ininterrompue, et il y a assez peu de données. C'est donc simplement que les universitaires, du moins ceux qui s'y étaient intéressés, n'ont pas vraiment eu les moyens de s'occuper du sujet. Cependant, c'est actuellement en train d'évoluer et c'est devenu un peu plus facile maintenant.

Comment expliquez-vous sociologiquement que la mode soit considérée comme étant surtout une affaire de femmes?

Comme souvent en sociologie, il s'agit d'une construction sociale et historique. Parce que la mode n'a pas toujours été perçue comme une affaire de femmes. Si vous considérez le XVIII^e siècle en Europe, la mode était plutôt une affaire d'hommes. C'est devenu

une affaire de femmes au début du XIX^e siècle, au moment où la famille bourgeoise supplante le modèle aristocratique. On observe alors, dans la famille bourgeoise européenne, une volonté pour l'homme d'apparaître comme étant uniquement centré sur les choses «sérieuses», donc à partir de là tout ce qui n'est pas lié au travail est balayé: on s'habille en couleurs sombres, il y a peu de changements du côté masculin.

«Au XVIII^e siècle en Europe, la mode était plutôt une affaire d'hommes»

Dès lors, c'est la femme qui prend le rôle de celle qui fait preuve d'apparat dans le couple bourgeois, qui sert vraiment de signal de statut par rapport aux autres familles. Il faut donc qu'elle s'habille de façon riche, qu'elle présente bien, qu'elle suive les modes, soit à jour sur le changement permanent...

Comment expliquez-vous l'émergence même de la mode? Pourquoi existe-elle, à quoi répond-elle?

La mode en elle-même, en termes de vêtements, a vraiment une dimension fonctionnelle. Mais, à partir du moment où on utilise des ressources rares comme la fourrure, elle commence à devenir un objet de statut social, de prestige. De ce point de vue-là, la mode sert surtout à matérialiser les différences de statut, les différences de style, les différences de niveau de vie, parfois même les différences religieuses; tout converge vers cette idée de signalement des différences sociales. Et dans ce mécanisme, une fois que les classes dominantes ont mis en avant un certain style pour signaler leur statut et que

les classes populaires ont réussi à suivre, les classes dominantes ont besoin d'un nouveau style pour se différencier une fois de plus; ce qui fait que la mode change en permanence.

Que pouvez-vous dire de l'importance que la mode a dans la construction de nos identités? Peut-elle lier individu et société?

La société a besoin d'unité, la mode la lui apporte. On peut évoquer le classique tiraillement entre imitation et distinction. La mode a une fonction dialectique: elle permet d'associer les contraires. L'individu dans un groupe social a souvent la volonté de se distinguer des autres, entre autres pour affirmer le pouvoir – ce qui sera souvent le cas des classes supérieures. Pour l'imitation, il s'agit plutôt de la volonté pour les classes populaires de participer à ce que certains appellent le bonheur, la joie de vivre, le rêve en fait – parce que lorsqu'on parle de la mode et du luxe, on parle du rêve – et donc en adoptant certains vêtements on a l'impression de faire partie de l'élite. La mode limite les options, mais elle permet aussi aux individus de s'exprimer de façon personnelle, c'est-à-dire qu'elle offre non seulement la cohésion du collectif, mais aussi la possibilité aux individus de s'exprimer, d'être autonomes dans leurs choix stylistiques.

A-t-on réellement un choix face à la mode, elle qui paraît tellement omniprésente? A quel point diriez-vous que c'est un impératif?

C'est un point essentiel: en fait, il est très compliqué d'échapper à la mode. Elle est partout, sa sphère se diffuse à travers toutes les industries: dans l'automobile, dans l'industrie *high tech*... Il y a toujours des aspects technologiques, mais regardez par exemple la puissance d'Apple: ce n'est pas lié uniquement à la technologie, il y a aussi

le pouvoir de la mode, cette forme de magie que Bourdieu décrivait. La mode englobe tout, et on ne peut pas vraiment y échapper, c'est-à-dire que si l'on essaie de sortir de l'industrie de la mode ou de la puissance de la mode, on se sent mal en tant qu'individu, il y a un impact psychologique fort qui crée un sentiment de rejet. C'est pour ça que le mouvement de l'anti-mode ne fonctionne pas: il y a derrière une forme d'ostracisation.

Pourquoi la mode est-elle considérée comme occidentale?

J'ai plutôt envie de dire que la mode moderne est née en Occident. En tant que tel, elle n'est plus vraiment occidentale. Il y avait déjà des formes de proto-modes au Japon, en Inde, et même dans les sociétés antiques. Ce n'est pas une invention occidentale en soi. Ce qui est occidental, c'est le fait de l'avoir systématisée, d'en avoir fait une industrie.

«Il y a peu d'endroits au monde qui échappent à l'emprise de la mode»

Il y a maintenant peu d'endroits au monde qui échappent à la mode: la Chine, le Japon, l'Inde, le monde musulman, tous sont inclus. Et même s'il va y avoir des spécificités locales, avec des contraintes religieuses notamment, par exemple avec le port du voile ou encore la préférence culturelle de certaines couleurs, la mode conserve son impact et ses règles. On peut dire qu'elle a donc réussi son tour de force, qu'elle est parvenue à asseoir son pouvoir dialectique face aux contradictions. L'intégration des cultures non occidentales dans sa sphère en est une très bonne illustration.

Que pouvez-vous nous dire sur l'émergence de la *fast fashion*?

Il y a un goût pour la mode qui s'est développé pour des raisons d'abordabilité financière. La *fast fashion*, ce sont ces marques qui arrivent à imiter les marques les plus prestigieuses et à les démocratiser.

«La *fast fashion* arrive à imiter les marques les plus prestigieuses et à les démocratiser»

Par exemple, Zara n'a besoin que de deux semaines pour imiter, ou on va plutôt dire s'inspirer, des créations des marques de luxe. Ainsi, pour ceux qui n'ont pas forcément les moyens financiers de s'acheter du Dior ou du Gucci, les marques de *fast fashion* offrent des styles similaires à des prix qui sont parfois dix fois inférieurs. La *fast fashion*, c'est donc la possibilité d'être stylistiquement lié à l'élite sans nécessairement avoir les moyens financiers qui correspondent.

La *fast fashion* est largement critiquée en matière d'exploitation humaine, d'écologie...

Oui, en effet, l'impact de la mode rapide est désastreux pour l'environnement. Le fait est que l'industrie textile pollue énormément, par exemple avec les produits très toxiques qui sont utilisés pour créer les vêtements et qui sont souvent rejetés dans la nature. La grande problématique de la *fast fashion* est qu'en fait on change de vêtements alors qu'ils ne sont pas usés. Toute la notion d'obsolescence programmée vient de la mode. Ainsi elle permet d'activer la consommation et de faire croître l'économie. Une autre tendance très problématique: s'il y a une concurrence sur les coûts, ce sont les salaires qui sont impactés en premier.

«L'impact de la mode rapide est désastreux pour l'environnement»

L'industrie textile a été une des premières à se délocaliser, à employer des travailleurs ou travailleuses avec des salaires parfois indécentes, dans des conditions détestables. Il y a eu quelques accidents, même des catastrophes avec des morts... De nos jours, avec la diffusion de l'information, les consommateurs et



Frédéric Godart: «La mode limite les options, mais elle permet aussi aux individus de s'exprimer de façon personnelle, c'est-à-dire qu'elle offre non seulement la cohésion du collectif, mais aussi la possibilité aux individus de s'exprimer, d'être autonomes dans leurs choix stylistiques.»

consommatrices deviennent au courant de ces conditions de travail. Je crois que les marques sont en train de prendre conscience des problèmes éthiques et d'évoluer. Les dérives de la *fast fashion* sont nombreuses et constituent un problème majeur, il ne faut pas se le cacher.

Pensez-vous qu'on pourra changer de modèle dans un avenir proche?

Ce n'est pas clair du tout. Je dirais que c'est plutôt une question qu'on peut poser à l'ensemble des industries, à l'ensemble du système capitaliste. Si l'on parle de la mode elle-même, le problème est que les consommateurs et consommatrices veulent des produits à bas prix. Il y a donc une volonté de suivre le style de la mode, mais il y a également une recherche permanente de produits pas chers. Et les marques répondent à ces envies, et les créent aussi. La seule solution, c'est d'une part que les consommateurs et consommatrices commencent à prendre conscience qu'il faudra payer plus cher si l'on veut sauver la nature et traiter les employés correctement, et d'autre part que les marques puissent proposer des produits qui sont garantis. Pour cela, il faut des labels et des contrôles, parce que les gens trichent en permanence, surtout dans un système orienté vers le profit. Il faudra qu'il y ait des associations privées qui contrôlent les conditions de production,

que les Etats fassent aussi un effort de régulation; en somme, qu'on mette en place des lois. Le progrès est possible, mais il faudra agir à tous les niveaux.

La demande va donc persister?

Le problème, c'est que lorsqu'on a des moyens financiers limités, on a envie de payer moins cher.

«On ne peut pas rejeter la faute uniquement sur les consommateurs et consommatrices»

On ne peut pas non plus rejeter la faute uniquement sur les consommateurs et consommatrices en disant «désolés, il faut payer plus»; il faut que les gens aient les moyens de suivre aussi. C'est un gros problème. Une autre possibilité serait de faire en sorte qu'on ait des leaders d'opinion qui disent publiquement «on va ralentir le rythme de la mode», car il n'y a évidemment pas besoin de changer tout le temps de vêtements. La question est de savoir comment on peut garder cet aspect excitant de l'industrie, de l'innovation permanente, tout en respectant l'environnement, les travailleurs, etc.

Pensez-vous qu'il faille engager une critique du fonctionnement capitaliste pour affaiblir la *fast fashion*?

Je dirais qu'il ne faut pas forcément vouloir détruire ce système, ou en tout cas pas la façon dont il est construit. Mais il faudra certainement le contrôler, au moins le réguler. Si vous voulez, c'est une sorte de cheval fou qu'il faut contenir. Mais il faut pouvoir penser au-delà: l'industrie va trop vite, on voit qu'il y a des zones de la planète qui sont vraiment détruites, on a atteint des limites. Mais pour la mode, quand je vois les jeunes créateurs et créatrices et leur volonté de changer les choses, je me dis qu'il y a peut-être une façon d'avoir le meilleur des deux mondes. On peut s'en sortir avec le capitalisme, mais il faut réfléchir à des solutions, et c'est collectivement qu'on les trouvera. •

Propos recueillis par
Thibault Nieuwe Weme et
Valentine Michel

L'habit fait-il l'Homme?

HISTORIQUE • Si le vêtement est la réponse à un besoin fondamental et existe donc depuis des dizaines de milliers d'années, la mode, en revanche, ne fait partie de l'histoire humaine que depuis quelques siècles. D'outil de régulation sociale à objet de consommation globale, retour sur ce phénomène haut en couleurs.

Si de nos jours la mode est au centre des préoccupations d'une grande partie de la population, le vêtement est avant tout la réponse à un besoin primaire et s'est longtemps cantonné à ce rôle. En effet, la mode, qui peut être définie comme l'ensemble des habitudes passagères liées à l'habillement, ne naît pas avec le vêtement.

La mode ne naît pas avec le vêtement

Bien avant l'apparition de la mode, différentes civilisations ont commencé à teindre leurs habits, les décorer, les améliorer. C'est avec ces changements que les habits des riches et puissants se démarquent de ceux des plus pauvres, et donnent ainsi un moyen facile d'évaluer la place d'une personne dans l'échelle sociale. Au Moyen Âge par exemple, il y a très peu de mobilité sociale et la hiérarchie est très stricte, et c'est «le vêtement qui distingue [...] le prince et l'artisan, le chrétien et le païen, l'homme et le sain», comme le souligne l'historienne Odile Blanc dans *Parades et parures: L'invention du corps de mode à la fin du Moyen Âge*. Quel a donc été le chemin pour passer de ce rapport linéaire à l'habillement à l'une des industries les plus importantes et lucratives au monde?

Course au luxe

Si pendant longtemps les nobles avaient le monopole de la richesse, vers la fin du Moyen Âge, les bourgeois commencent à s'enrichir assez pour rivaliser avec les nobles et se vêtir comme eux. Des lois somptuaires se multiplient «pour réserver les soieries à la noblesse, définir le rang des couleurs, interdire l'or et l'argent dans les tissus et les ornements, bref, veiller à limiter le mélange des conditions», comme le mentionne l'historien Daniel Roche dans *La culture des apparences: Une Histoire de vêtement (XVII^e au XVIII^e siècle)*. Et si l'on pourrait penser que c'est à ce moment de débauche de richesse que la mode apparaît, c'est



Le Journal des dames et des modes, 1815.

en fait au moment où la noblesse se trouve ruinée par les guerres et les famines que ce changement prend place. En effet, la noblesse désormais plus pauvre qu'une bonne partie de la bourgeoisie n'est pas prête à laisser de simples roturiers les devancer socialement. Pour maintenir les apparences, les nobles continuent à dépenser des fortunes dans de magnifiques tenues. S'engage alors entre les deux classes une guerre du faste, où il faut sans cesse renouveler ses tenues pour étaler sa richesse. Certains éléments deviennent plus populaires que d'autres et sont adoptés par la majorité, ce qui finit par donner lieu à des modes.

Démocratisation progressive

C'est au milieu du XIX^e siècle que s'opère le passage pour les couturiers du statut d'artisan à celui d'artiste. À cette période, la mode cesse de

représenter la classe à laquelle une personne appartient, et sert plutôt à imiter celle à laquelle on aspire, même si elle ne reste encore accessible qu'aux classes aisées. Le début du prêt-à-porter dans les années 1950 fait entrer la classe moyenne dans le monde de la mode pour la première fois, en permettant de recréer des modèles portés par les classes les plus privilégiées à moindre coût. Un énorme changement s'opère: alors que l'important était jusque-là d'avoir l'air riche, cet impératif n'a plus de sens dès lors qu'on ne peut plus faire la différence entre les vêtements chers et bon marché. Libéré du besoin d'imiter la haute couture, le prêt-à-porter trouve de nouvelles inspirations et tendances, souvent dans la rue. Le jean en est l'exemple par excel-

lence. D'abord un vêtement de travail, il est adopté après la Seconde Guerre mondiale par les jeunes voulant se démarquer de leurs aînés.

Recréer des modèles portés par les classes les plus privilégiées à moindre coût

Symbole de rébellion et de jeunesse, le jean se répand ensuite petit à petit dans la société, cette fois du bas vers le haut, une grande première, pour finalement apparaître dans les collections des plus grands couturiers à partir des années 1960. Dès lors, il est porté par toutes les couches de la société et devient un incontournable de toutes les garde-robes, car il représente le nouvel

idéal à suivre: il faut désormais avoir l'air jeune avant tout, peu importe sa place dans la société.

Retour de bâton

Le prix des vêtements continue de chuter tout au long du XX^e siècle, jusqu'à l'apparition de la *fast fashion* dans les années 1990, qui marque l'extrême de la démocratisation de la mode. La *fast fashion* se caractérise par un renouvellement ultra-rapide des modes et une médiatisation très importante de ces tendances. En effet, s'il y a encore quelques décennies, les marques proposaient deux collections par an (printemps-été et automne-hiver), des nouvelles collections sont disponibles en magasin presque toutes les semaines.

La fast fashion se caractérise par un renouvellement ultra-rapide des tendances

Étant donné que les prix sont extrêmement bas, les consommateurs sont encouragés à venir faire des achats et à renouveler leur garde-robe très fréquemment, afin de ne jamais être en retard sur les dernières tendances, et dépensent en fait plus d'argent pour les vêtements qu'avant l'émergence de la *fast fashion*. De plus, les vêtements de *fast fashion* ne sont pas faits pour rester en bon état très longtemps, et doivent donc être remplacés rapidement, entraînant des dépenses additionnelles. Tous ces éléments poussent de plus en plus de gens à se questionner sur leurs habitudes de consommation en matière de vêtement, marquant peut-être, sait-on jamais, le début d'une nouvelle ère de la mode. •

Je m'habille donc je suis

IDENTITÉ • La mode semble souvent peu essentielle, pourtant, c'est notamment à travers l'habillement que l'homme affirme son identité et son appartenance à la société. Imprégnant nos imaginaires collectifs, la mode allie volonté de distinction et recherche de conformisme social.

Aux non-initiés, la mode peut apparaître comme un sujet peu digne d'intérêt. Néanmoins, qu'on le veuille ou non, elle nous colle à la peau et touche des problématiques très larges; elle permet de faire passer un message sans l'aide de mots. Le corps – devenu objet grâce à l'enveloppe vestimentaire – peut alors se transformer selon les désirs de son propriétaire. Après tout, la mode est omniprésente dans nos vies, tant psychologiquement que politiquement; les habits dépassent leur simple statut de tissu et acquièrent une dimension symbolique puissante.

Qui se ressemble s'assemble

Une part de l'identité de la société ne se traduirait-elle pas à travers l'habillement de ses membres? Entre autres, les conventions sociales de genre pèsent sur les individus depuis leur plus jeune âge: le rose et le bleu par exemple définissent déjà symboliquement l'appartenance au genre féminin et masculin. Mais pourquoi entretenir ces pressions sociales? Comme le disait Aristote, «l'homme est un animal social», il a alors profondément besoin d'appartenir à un groupe et d'être aimé. Pour ce faire, il joue au caméléon et adopte la stratégie de l'imitation, aussi bien dans le cadre du travail que dans sa sphère privée. Mark Goodale, professeur d'anthropologie à l'Université de Lausanne,

affirme que «la mode doit être comprise comme une forme d'expression de soi, mais toujours dans une communauté». Bien que cela semble paradoxal, l'individu dispose encore d'une marge de manœuvre même s'il choisit de se conformer aux codes d'un groupe. Mark Goodale ajoute que «la mode fonctionne comme une forme visible et incarnée de l'expression de soi, même lorsque ces expressions requièrent la sublimation de soi pour le groupe».

Qui se différencie se distingue

L'être humain n'agit pas uniquement selon son instinct grégaire; il est bien plus complexe et se caractérise par ses nombreuses contradictions. D'un côté, l'homme a effectivement tendance à imiter les groupes auxquels il appartient, mais de l'autre côté, il souhaite également être unique et se différencier de la masse. En Occident, par exemple, on cultive l'importance de l'individu; celui-ci souhaite se démarquer. Il veut alors affirmer sa propre individualité, et son identité personnelle se traduit dans un style qu'il pense unique. En réalité, il suit une mode bien précise pour éviter l'exclusion du groupe ou de la société et n'ajoute en fait qu'une touche personnelle somme toute assez discrète, souvent elle-même codifiée à l'avance. Même les

punks, qui sont caractérisés par un état d'esprit anti-conformiste, se plient à une règle.

En Occident, on cultive l'importance de l'individu

Ils forment une communauté où il faut être hors de la norme pour être intégré – c'est un code comme un autre même s'il ne suit pas les conventions sociales. Au final, que le choix vestimentaire soit conforme ou non aux normes, un certain style en découle, et personne n'échappe à la mode.

Quand tout devient politique

Ainsi, malgré les pressions sociales, la liberté vestimentaire reste tout de même grande. À l'échelle individuelle, l'homme peut choisir son degré d'appartenance à un groupe, et à l'échelle d'un groupe, les membres décident collectivement de s'émanciper ou non de la société et de ses codes. Par ailleurs, les groupes peuvent également transmettre un message politique: les couleurs de l'arc-en-ciel sont par exemple utilisées par la communauté LGBTQ+ pour revendiquer ses droits. Plus généralement, le vêtement est éminemment symbolique et politique; les débats agitent autour du port du

voile ou du burkini peuvent en témoigner. De fait, les implications symboliques du vêtement peuvent même avoir des résonances au niveau des décisions gouvernementales – preuve que la mode impacte le monde de manière conséquente. En somme, qu'on y soit favorable ou non, la mode imprègne nos vies; qu'on y adhère ou qu'on la rejette, dans tous les cas, chacun doit se positionner par rapport à elle. •

Le fric, c'est chic

Si la mode peut sembler être un simple hobby, elle représente en fait une industrie énorme. Zoom.

Lorsque l'on parle de mode, certains visualisent simplement des vêtements, et y voient une activité superficielle et futile. Pourtant, l'industrie de la mode est bien plus importante qu'il n'y paraît: elle brasse des millions de dollars et ses ramifications atteignent toutes les couches de la société. Les exemples suivants donnent un aperçu des enjeux de ce milieu:

La production globale de vêtements a **doublé** de 2000 à 2014, selon Greenpeace. En moyenne, on achète **60%** de vêtements en plus chaque année. La durée de vie moyenne d'un vêtement dans nos armoires serait de **3 ans**.

Notre manière de consommer la mode est en pleine évolution. Le chiffre d'affaire du commerce de détail (boutiques et magasins) recule, tandis que l'e-commerce, lui, explose et génère actuellement un revenu de **481 milliards** de dollars.

Les *fashion weeks* internationales sont des rendez-vous de taille dans le monde de la mode, et sont surtout très lucratives: en 2017, la *fashion week* de New York brassait quelque **598 millions** de dollars, contre **360 millions** pour celle de Londres; celle de Berlin ne rapportait, elle, «que» **82 millions**.

En matière de salaires, l'industrie de la mode flirte avec les extrêmes. Tandis que **30 millions** d'ouvriers et ouvrières sont payés au lance-pierre, certaines personnalités empochent un salaire bien plus conséquent. Kendall Jenner devenait ainsi en 2017 la mannequin la mieux payée au monde, avec **22 millions** de dollars. Le créateur Giorgio Armani vaut lui aussi son pesant d'or, soit **8.6 milliards** de dollars.

Ainsi, on donne au monde de la mode une apparence frivole et superficielle qui est bien loin des réalités de cette industrie gigantesque. Peut-être parce que certains gagnent à ce qu'on ne la questionne pas trop... •



Carmen Lonfat

Valentine Michel et
Ophélie Schaerer

Le racisme ne se défile pas

RETARD • Dans les grands défilés *fashion*, les marques de haute couture discriminent leurs modèles en fonction du très moderne critère de la couleur de peau. L'industrie de la mode a encore des progrès à faire.

On connaît beaucoup de défauts évidents aux défilés de mode, comme la sélection des modèles en fonction de leur IMC insuffisant ou les créations qui confondent frontières flagrantes du ridicule avec horizon à dépasser à tout prix. D'autres défauts ne sont que rarement évoqués: le racisme en est le premier de classe. *Fashion weeks* de Londres, New York, Paris, autant de grands rendez-vous où l'on affiche davantage que les dernières tenues tendance. En effet, malgré ses airs décrépits, le racisme continue également à y être invité et mis à l'honneur. C'est en 2013 que l'un des premiers cris d'alarme était poussé. Signé Naomi Campbell, mannequin britannique d'ascendance jamaïcaine, il venait accuser le manque de diversité

raciale dans les grands défilés *fashion* en sommant ces derniers de prendre plus au sérieux leur rôle de vitrine importante pour une société égalitaire. Depuis, même si on relève un léger progrès – selon le site *The Fashion Spot*, il y a aujourd'hui à New York 10% de modèles «non Blancs» en plus depuis 2013 – le problème persiste. Une écrasante majorité du casting reste blanc.

Piège de la catégorisation

Aujourd'hui, on assiste à une prise de conscience des inégalités sociales, notamment du racisme. L'aspiration finale étant de ne plus faire de différence entre les modèles quel que soit leur taux de mélanine, il faut faire attention à ne pas tomber dans une forme de catalogage des ethnies. Oui,

certain défilés font parader davantage de modèles noirs ou asiatiques, mais seulement pour une saison ou deux, donc malheureusement pour de mauvaises raisons. Selon beaucoup de créateurs, il s'agirait en effet de «suivre des vagues». Mais catégoriser et «mettre à la mode» de manière éphémère une ethnie en particulier – comme si la peau était un simple vêtement – va complètement à l'encontre du projet de l'inclusivité, qui doit régner de manière intemporelle, sans aucune préméditation «esthétiquement» intéressée. Autre dérive de la catégorisation, la sous-valorisation des mannequins métissés car «ethniquement ambigus». On peut prendre l'exemple de Shanina Shaik, souvent mise à l'écart en début de carrière pour sa

génétique pakistanaise et lituanienne, la faute à son impossibilité de rejoindre une «case nette».

La communauté *fashion* doit se mettre à la page

Cette tendance au privilège des «ethnies pures» porte de lourds sous-entendus indignes du XXI^e siècle. La communauté *fashion* doit se mettre à la page; la beauté n'a pas de race et doit être exprimée dans toute sa diversité. •

Thibault Nieuwe Weme

L'hypocrisie au pluriel

PUBLICITÉ • La beauté n'a plus un seul visage, une réalité que les marques de cosmétiques et de mode cultivent dans leur communication. Néanmoins, ces nouvelles représentations entretiennent une pression ancestrale sur les épaules des femmes.

Ces dix dernières années, l'industrie de la féminité a su exploiter la tendance de la beauté plurielle dans ses campagnes publicitaires. En témoigne le court métrage de *Dove*, dans lequel un dessinateur tire le portrait de femmes sous les seules descriptions de personnes venant de les rencontrer. Après avoir demandé aux femmes en question de donner leurs indications pour un second dessin, les deux représentations sont affichées côte à côte. S'ensuit une séquence émotion au cours de laquelle les modèles réalisent qu'elles sont mieux perçues par l'extérieur que par elles-mêmes. Idem dans une autre de leurs campagnes, mettant en scène l'accumulation des différentes étapes de maquillage et de retouchage qu'une mannequin traverse lorsqu'elle pose pour des produits de beauté; soulignant l'ampleur de la métamorphose infligée au visage photographié et l'absurdité de la démarche. Enfin, un troisième film fait défiler les nombreuses images dictatrices de



Extrait d'une publicité H&M.

beauté unique qu'une fille voit passer sous ses yeux au cours de son existence, mettant en évidence leur violence. Celles-ci imposent une pression injustifiée sur les épaules des femmes alors qu'elles prétendent s'en démarquer. Néanmoins, *Dove* n'est pas la seule marque à faire de la beauté plurielle son cheval de guerre.

Pseudo-féminisme

Bien que ces publicités prétendent ouvrir un champ de représentation à des beautés diverses, le message féministe initial est déformé à des fins commerciales. H&M s'en donne à cœur joie dans sa vidéo publicitaire représentant des femmes à bourrelets,

des femmes ridées et des femmes sans cheveux. A l'image du racisme involontaire mais véridique du film *Qu'est-ce qu'on a fait au bon Dieu* confrontant un Chinois, un musulman et un juif à une belle-famille française conservatrice, H&M réunit tous les stéréotypes de non-féminité pour se donner une image d'ouverture qui s'avère retomber dans des schémas sexistes.

Réinventer une image de la féminité

En effet, si ces campagnes se targuent de mettre en valeur une féminité qui ne correspond pas aux standards, elles entretiennent l'assomption ancestrale selon laquelle la valeur d'une femme se résume à sa beauté, ratant l'occasion de réinventer une image de la féminité dévoilant d'autres qualités traditionnellement assignées à la masculinité.

Dictature de la beauté

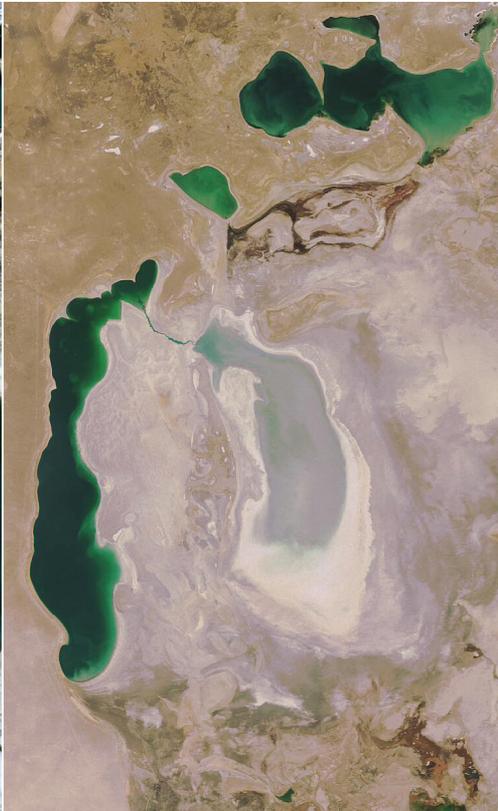
«Ce n'est pas grave que tu sois ronde, tant que tu es jolie»: tel est le message délivré par ces publicités. Il est légitime que l'industrie de la mode se concentre sur des questions de beauté dans sa communication, son existence découlant d'un désir d'esthétisme. Néanmoins, d'autres projets s'avèrent plus concrets pour déconstruire les injonctions féminines: à Stockholm, un magasin de lingerie a exposé des mannequins aux mensurations correspondant à la corpulence moyenne des femmes suédoises, renversant la dictature de la maigreur de manière pragmatique. En tout cas, la femme continue d'être, malgré elle, un spectacle qui génère de nombreux débats. Réjouissons-nous que, dans la longue et sinueuse transition vers une représentation plus diversifiée de la féminité, les performances mises en scène par les publicités actuelles démocratisent peu à peu les rondeurs. •

Marion Marchetti

L'empreinte de notre parure

ENVIRONNEMENT • Fast fashion ou santé de la planète? L'industrie de la mode est la deuxième la plus polluante du monde. Entre les processus de fabrication, les transports et les déchets, les vêtements sont porteurs d'une lourde et parfois insoupçonnée empreinte écologique.

Dans l'ère de la *fast fashion*, inscrite dans un système capitaliste adepte du « toujours plus », les Occidentaux consomment des habits au-delà des nécessités et contribuent à la puissance des grandes enseignes du vêtement. Dans cette idéologie de productivisme effréné où il faut absolument réduire ses coûts, l'empreinte écologique est vue comme une contrainte chronophage et inutilement chère, ce qui mène à sa déconsidération quasi totale: pour *The Danish Institute of Fashion*, cette logique d'hyper-optimisation place la mode au deuxième rang des industries les plus polluantes de la planète. Entre dégradation des sols, surexploitation des ressources naturelles, eaux gaspillées et polluées, la dépendance de



Images satellites de la mer d'Aral, évolution alarmante de son assèchement entre 1989 (gauche) et 2008 (droite).

l'industrie aux énergies fossiles est forte et génère donc logiquement des quantités colossales de gaz à effet de serre.

Une plante assoiffée

Le coton est la fibre naturelle la plus utilisée ces dernières années dans l'industrie textile, étant présente dans plus de 40% de nos vêtements. Bien qu'elle soit naturelle et non synthétique, elle représente l'une des cultures les plus polluantes du monde. Le coton a par exemple le fâcheux défaut d'être très gourmand en eau: il en faut 2'500 litres pour produire un seul T-shirt et 7'000 litres pour un jean. Un appétit auquel les agriculteurs répondent en ayant recours à l'irrigation de masse, qui aura comme conséquences l'assèchement et l'érosion des sols. L'exemple marquant de la mer d'Aral peut en témoigner: ses environs surexploités pour la culture de coton l'ont vidée de 80% en 40 ans, et elle a aujourd'hui quasiment disparu. De plus, le coton étant particulièrement fragile et sensible aux attaques

extérieures (comme les insectes et les virus), il contraint les producteurs à l'utilisation massive de pesticides, qui eux détruisent la biodiversité. Fair'Act, association lausannoise qui milite pour une mode « responsable », précise qu'à cela, « on peut rajouter les 25 traitements fongicides nécessaires aux hybrides (semence génétiquement modifiée) pour que la plante, si l'on peut encore l'appeler ainsi, puisse arriver à maturité ».

Des fibres polluantes

Le coton n'est de loin pas la seule fibre problématique. Selon Greenpeace, l'utilisation de matériaux synthétiques obtenus à partir de charbon ou de pétrole, comme le polyester (présent dans 60% de nos vêtements), émet près de trois fois plus de CO₂ que le coton et peut mettre plusieurs décennies à se dégrader. Ainsi, il est monnaie courante de retrouver des microfibres de plastique dans l'environnement marin. La simple production de fibres textiles consiste en une étape particulièrement énergivore,

faisant par exemple recours à des traitements comme le blanchissement, qui se fait généralement avec du chlore ou avec des teintures composées de métaux lourds.

Le coton n'est pas la seule fibre problématique

Par ailleurs, ces processus polluent souvent les nappes phréatiques et les rivières des pays manufacturiers, raréfiant encore l'accès à l'eau potable pour la population. En Chine par exemple, 70% des cours d'eau seraient ainsi pollués à cause de l'industrie du textile.

Le tour du monde

Avant qu'un habit n'arrive à sa destination finale, il aura en moyenne voyagé dans plus de cinq pays différents. Fair'Act explique que « pour s'assurer des rendements importants, les enseignes délocalisent la production dans des pays où les réglementations

sont très souples ». Selon l'Agence de l'environnement et de la maîtrise de l'énergie (ADEME), une paire de jeans peut parcourir jusqu'à 65'000 km avant de trouver sa place en étalage, soit une fois et demie le tour de la Terre. D'après Greenpeace, « sur les 1,5 à 2 millions de tonnes de vêtements usés donnés au recyclage chaque année en Europe, seuls 10 à 12% d'entre eux sont revendus ou réutilisés ». Tout le reste termine donc prématurément sa vie essentiellement gaspillé, incinéré ou accumulé dans des décharges qui polluent et saturent les pays en voie de développement.

L'espoir dans les alternatives

Gare cependant au sentiment d'impuissance qui pousserait à l'inactivité; des alternatives existent! La première urgence doit passer par un éveil des consciences, par une réalisation collective des fléaux de cette société de surconsommation, dont la publicité est responsable en amplifiant le désir d'acheter. Il s'agirait déjà de ne plus se réduire au titre de consommateur et d'agir en dociles moutons du système, mais de s'élever à devenir un « consomm'acteur » et de suivre l'exemple éthique de la « sobriété heureuse » du philosophe et agroécologiste Pierre Rhabi. Pus concrètement, une des solutions est de vivre au rythme d'une économie circulaire, c'est-à-dire en redonnant une deuxième vie à nos habits usagés, ceux de nos proches ou d'inconnus grâce aux établissements de seconde main, aux videodressing et autres friperies. Ou encore, comme le suggère Fair'Act, de « privilégier les fibres naturelles, les commerces locaux ainsi que les marques responsables ». Le remède miracle n'existe pas, mais allier la volonté d'aborder sa consommation avec simplicité avec celle de renoncer au renouvellement continu de sa collection est un début de piste encourageant. •

La mode, une prison dorée?

TUMULTE • Les femmes entretiennent avec la mode une relation ambivalente. Ne semblant pas être complexée de sa nature paradoxale, cette dernière alimente à la fois le terreau de diktats sexistes mais également celui de l'émancipation féminine. Tour d'horizon de ces affinités conflictuelles et contradictoires.

Une simple balade dans un centre commercial le confirme: les magasins de vêtements s'orientent très majoritairement vers une clientèle féminine. L'explication dominante de cette tendance est simple: la mode serait une «affaire de femmes».

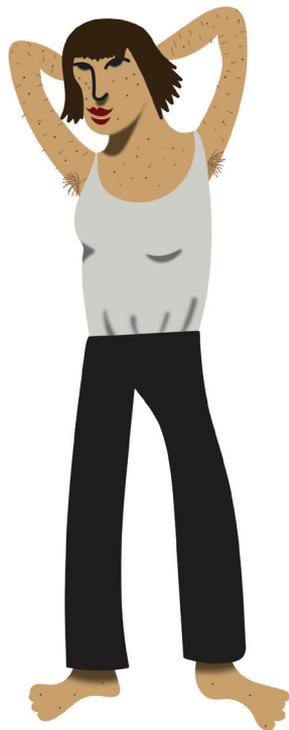
Une obligation sociale de s'intéresser à la mode

Ces dernières seraient naturellement plus sensibles à l'esthétisme et plus soucieuses de leur apparence que les hommes. Ce sentiment de prédisposition est même souvent partagé et consolidé par la gent féminine elle-même. Sébastien Chauvin, professeur en études genre à l'Université de Lausanne, explique qu'il est «très difficile de se percevoir autrement que la société elle-même nous perçoit», d'où l'intériorisation par les femmes de leur obligation sociale de s'intéresser à la mode. En réalité, cette course à la désirabilité s'explique autrement que par le pseudo-argument biologique; preuve en est que pendant des siècles, ce sont les hommes qui ont eu l'avantage quant à la recherche d'un certain raffinement vestimentaire.

Distribution des rôles

Si l'on s'intéresse rapidement à l'Histoire, on constate qu'hommes et femmes s'habillent de manière réellement différenciée depuis la Renaissance seulement, époque où émerge l'idéal de la beauté et avec lui l'importance des symboles de la féminité. Le XIX^e siècle vient remettre une couche sur cette asymétrie des rôles avec l'apparition de la bourgeoisie. Porteuse pour les hommes de nouvelles valeurs de travail et de sobriété, la mode et l'extravagance vestimentaire sont laissées aux femmes. Rubans, dentelles, fards et bijoux; autant d'objets colorés et créatifs qui séduisaient les hommes peu de temps auparavant et qui s'accordent désormais uniquement au féminin. Dès

Cette année, osez la fourrure !



lors, les femmes utilisent les vêtements et le paraître luxueux pour refléter la réussite et la puissance sociale de leur mari. Sébastien Chauvin souligne: «Dans cette relation inégale, les femmes apportent leur capital esthétique d'ornement, tandis que les hommes apportent leur capital économique et professionnel.» De plus, ce rôle d'affiche sociale entraîne de véritables contraintes physiques pour les femmes («il faut souffrir pour être belle»); la mise en valeur du buste et des cambrures passe par des vêtements encombrants et paralysants, rendant les femmes inaptes au travail et les cantonnant à une fonction de parure et d'apparat.

Une libération insidieuse

Pendant la Première Guerre mondiale, les femmes remplacent au travail les hommes partis au front: elles se retroussent les manches et raccourcissent leurs jupes par

praticité. Au sortir du conflit, les idées de modernisation vestimentaire ont germé: portée par Coco Chanel, on assiste dans les Années folles à une révolution qui sort les femmes de leur privation de liberté de mouvement. Elles accèdent à des habits plus souples et plus légers qui laissent entrevoir davantage de leur morphologie. Cette libération des femmes par le vêtement, de prime abord positive, s'accompagne rapidement de leur enfermement dans un nouveau carcan fondé sur l'apparence. C'est un processus à double tranchant: certes la dénudation du corps féminin encourage leur émancipation, mais elle facilite surtout leur sexualisation et les expose encore plus aux diktats de la minceur et la juvénilité. Pour Sébastien Chauvin, «ces vêtements "provocateurs" relèvent pour les femmes d'une double injonction contradictoire: ils ont pu d'un côté fonctionner comme des revendications de liberté, et de l'autre, prêter le flanc à l'accusation d'être une fille de mauvaise vie».

Un enfermement dans un nouveau carcan fondé sur l'apparence

Les femmes sont dès lors confrontées à un paradoxe: le tristement célèbre «sois belle, mais pas trop». Dans cette même optique d'impératifs contradictoires; on peut nommer les hommes qui, avec condescendance, accusent les femmes d'être obnubilées par l'apparence et le «superficiel» alors qu'ils les fustigent et les déconsidèrent dès qu'elles «ne prennent pas soin d'elles». Avec l'émergence de la *fast fashion* et de ses vêtements aux prix dérisoires, la société est

devenue plus impitoyable encore: la beauté étant désormais à portée de main, plus aucune excuse pour une femme de ne pas être à la page. Aux yeux de certains, refuser de correspondre à cet idéal pourtant si facile à atteindre relève presque de la faute morale.

Pas de manichéisme

Attention toutefois à ne pas tomber dans le fatalisme. Même s'il est vrai que la mode est souvent pour les femmes synonyme de tyrannie de l'apparence, elle ne s'y réduit évidemment pas. Le vêtement peut constituer une preuve hyper-visuelle de sa libération et de son autonomie. Décider de comment s'habiller, c'est se réapproprier son corps et son image.

Se réapproprier son corps et son image

On peut également ajouter que la mode est un mouvement de création, d'ébullition des idées et de l'esprit. Nombre de femmes travaillant dans l'univers de la mode y ont trouvé une grande reconnaissance professionnelle. Dans le film *Le diable s'habille en Prada*, le personnage principal est une rédactrice en chef charismatique, que tout le monde respecte et écoute, rendant bien compte du fait que la mode peut également être un terrain d'accueil et de mise en valeur de femmes indépendantes et assumées. Comme tout phénomène social, les effets peuvent aller dans les deux sens. Si la mode enchaîne parfois les femmes, elle est une géôlière généreuse qui oublie de temps à autre ses clés dans le verrou. •

Thibault Nieuwe Weme

Des victimes invisibles

SUREXPLOITATION • La *fast fashion* a des conséquences humaines qui passent inaperçues lorsqu'on se balade dans les rayons des grands magasins. Pourtant en tout début de chaîne, dans les pays producteurs de coton, les problèmes sautent aux yeux.

Aujourd'hui, les vêtements bon marché font partie intégrante de notre quotidien de consommateur. Presque aucune de nos grandes villes occidentales n'échappe aux mêmes grandes enseignes de *fashion*. Cette omniprésence est devenue tellement évidente que les questionnements sur la provenance de tous ces vêtements peinent à se poser. Or derrière cet accès déconcertant de facilité au prêt-à-porter se cache une industrie lourde en répercussions humaines.

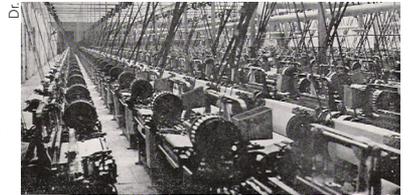
Droits de l'Homme bafoués

Les Occidentaux étant poussés à continuellement renouveler leur garde-robe, ils ont très faim de coton. Des pays comme le Bangladesh et l'Ouzbékistan sont les plus grandes victimes de cet appétit vorace. Les grandes marques œuvrant

pour l'hyperlibéralisation du marché asiatique, on peut y trouver les coûts de production et les salaires les plus bas du monde. Et comme souvent, cette rentabilité économique est inversement proportionnelle à la qualité des conditions de travail. L'insalubrité des installations (en 2013, pas moins de 1'135 ouvriers périssent dans l'effondrement de leur usine en Ouzbékistan), l'usage sans protection de pesticides hautement toxiques (le Bangladesh connaît depuis plusieurs années une croissance exponentielle du cancer de la peau), l'emploi illégal mais largement toléré d'enfants en bas âge (le coton serait prétendument tellement mieux manipulé par des doigts fins), tout autant d'offenses aux droits de l'Homme et du travail dont les grandes enseignes, prétextant la complexité opaque de la chaîne, déclinent la responsabilité.

Lente prise de conscience

Les dénonciations de ce système, pendant des années condamnées à rester timides, commencent à hausser le ton. Récemment, un reportage de *Cash Investigation* se lançait sur la trace du coton employé dans nos vêtements et revenait avec des images terrifiantes. Il est notamment apparu que même les labels «éthiques», souvent auto-proclamés sans grands engagements par des propriétaires fourbes, étaient peu surveillés et irrespectueux envers les employés et leurs conditions de travail. Trop facile cependant de déléguer la responsabilité du problème à la seule grande industrie de la mode. Même si on pourrait s'attendre à ce que les grandes marques régulent davantage leur commerce, le problème appartient à chacun. Le combattre, c'est essayer



de s'affranchir collectivement de la consommation de masse dans laquelle toute notre société baigne depuis maintenant des décennies. Tuer la demande en se dirigeant vers des offres alternatives (voir ci-dessous): ainsi notre société occidentale pourra faire dépendre son confort d'autre chose que de l'exploitation des pays du Sud. •

Thibault Nieuwe Weme

La seconde main de demain

INTERVIEW • Rencontre avec Stéphane Manco, directeur de Démarche, dont fait partie Textura. Afin de lutter contre la surconsommation, cette structure collecte des vêtements du canton de Vaud et les revend à des prix compétitifs dans ses boutiques Ateapic.

Face aux conséquences de la *fast fashion*, un mouvement de consommation responsable et éthique prend de l'ampleur. La *slow fashion* s'élève contre la mode du consumérisme en proposant des alternatives, dont des textiles biologiques, des habits cousus dans des conditions humaines et des prix les mettant en valeur dans toutes leurs dimensions. Pour Textura, il s'agit de donner une deuxième vie aux vêtements abandonnés. Ainsi, ils luttent contre la surproduction de déchets causée par la *fast fashion* et valorisent les habits ayant encore une longue durée d'utilisation. Nous avons rencontré Stéphane Manco, directeur de Démarche, dont fait partie Textura.

Quel est le but de Textura?

Textura est l'une des structures de Démarche, société coopérative à but non lucratif. Dans une optique d'aide à l'insertion professionnelle, nous avons développé un modèle économique

basé sur la collecte, le recyclage et la commercialisation de textiles dans nos sept boutiques Ateapic. Nous collectons 1'800 tonnes de textiles par année sur l'ensemble du territoire vaudois, qui compte 215 conteneurs.

«Nous collectons 1800 tonnes de textiles sur le territoire vaudois»

Nous trions ce qui peut être vendu en boutiques, le reste est exporté en Afrique, où il sera vendu sur des marchés, ou traité pour être transformé en fil et créer d'autres vêtements. Si des pièces très originales sortent de l'étape du tri, elles trouvent leur place au Musée, à Lausanne, spécialisé dans la création et la location de costumes. Nous avons pour volonté de respecter les questions de développement durable, c'est-à-dire de trouver un équilibre entre les dimensions économique,

sociale et environnementale dans nos projets.

Que fait Textura pour lutter contre le phénomène de la *fast fashion*?

Nos boutiques proposent une alternative à la surconsommation en permettant aux gens de s'habiller avec des articles de seconde main, de remettre en valeur cette richesse qui a été trop vite consommée. Nous observons deux phénomènes interdépendants: d'une part, le cycle d'utilisation de l'habit est plus court, nous recevons même régulièrement des vêtements jamais portés, avec l'étiquette; d'autre part, le prix et la qualité des habits a énormément baissé. Nous devons donc mieux trier ce que nous collectons, et nos habits se sont retrouvés concurrencés par les prix des grandes surfaces. Nous avons dû nous adapter à ces réalités, mais aujourd'hui, la seconde main est moins chère. Elle permet souvent même de trouver des vêtements de meilleure qualité que la mode bon marché.

Quel type de clientèle s'intéresse aux boutiques Ateapic?

C'est intentionnellement très démocratisé: vous pouvez avoir le bourgeois bohème comme l'étudiant, celui qui veut se déguiser, celui qui a peu de moyens, celui qui cherche des choses originales et créatives. Tout est possible. On essaie de ne pas se limiter à un type de population afin de rester formateur pour nos employés en termes de relations clientèle. L'idée, c'est d'accueillir tout le monde, un vrai magasin populaire. L'esprit de la seconde main, c'est de se laisser surprendre par ce qu'on va trouver, sans avoir une idée précise de ce qu'on cherche; il permet de se démarquer en achetant des habits parfois uniques. •

Marion Marchetti



www.auditore.ch/246



Sans gène

ÉTHIQUE • Dans les années 2000, le grand public découvrait avec stupeur que des stérilisations forcées avaient été effectuées en Suisse durant le XX^e siècle au nom de l'eugénisme, cette idéologie qui prône l'éradication de certains traits considérés comme des tares. Retour sur une question bien plus complexe qu'il n'y paraît.

Eugénisme. Ce mot évoque les terribles pratiques de l'Allemagne nazie, qui a stérilisé et euthanasié des centaines de milliers de personnes en situation de handicap en vertu d'une politique de nettoyage ethnique. S'il est vrai que seul le Troisième Reich a été aussi loin dans son application, cette doctrine dont l'objectif est la pureté génétique de l'espèce humaine, n'a pas uniquement été supportée par des groupes d'extrême droite au cours du XX^e siècle. En Suisse par exemple, ce phénomène «a dépassé les clivages habituels entre la droite et la gauche», affirme Jacques Gasser, professeur ordinaire de médecine à l'UNIL. «La gauche a pu par exemple défendre des idées eugéniques pour avoir de meilleurs ouvriers, et pour lutter contre l'alcoolisme au travail.»

Pourquoi l'eugénisme?

La majorité des théories eugénistes ont pour base une compréhension imparfaite des lois de l'hérédité. En effet, de nombreux chercheurs de la fin du XIX^e et du début du XX^e estimaient que les maladies psychiatriques avaient pour origine des gènes transmis par les parents à leurs enfants, entraînant la peur de la dégénérescence. Cette peur était aussi liée au contexte socio-politique de l'époque; l'eugénisme est souvent associé à la pensée colonialiste, comme le souligne Véronique Mottier, professeure en sciences sociales à l'Unil.

«L'eugénisme est souvent associé à la pensée colonialiste»

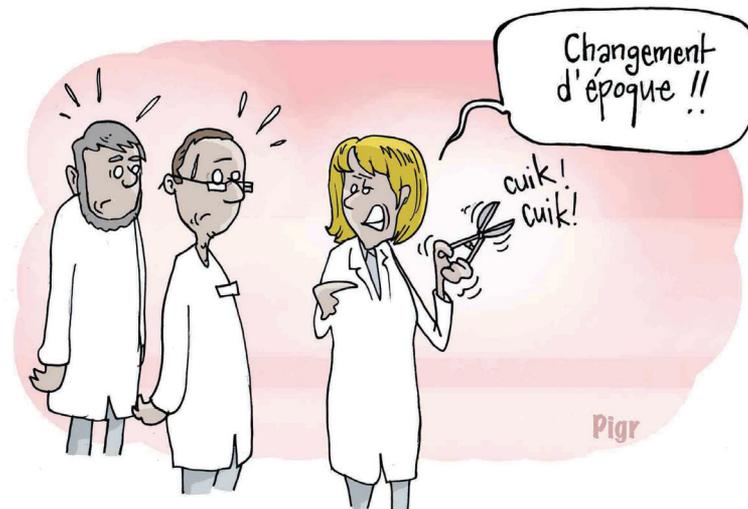
Mais dans le cas de la Suisse, un pays non colonisateur, «les préoccupations eugéniques vont se focaliser moins sur le mélange des races entre colonisateurs et colonisés, pour se centrer plus sur les groupes considérés comme inférieurs à l'intérieur du pays - les Yéniches, les mères célibataires de milieux modestes, les personnes définies

comme "retardées", les malades mentaux, etc.». Ainsi au nom de cette doctrine, plusieurs mesures ont été entreprises au fil du temps: des interdictions de mariage, des restrictions de naturalisation des personnes handicapées, des placements d'enfants et surtout, pratique la plus emblématique du mouvement, des stérilisations forcées.

situation de handicap mental léger, voire juste considérées comme inaptes à la vie en société, qui sont souvent issues de situations de précarité. Près de 80% des interventions se font sur des femmes, souvent célibataires et jeunes, alors même que l'opération en elle-même est plus compliquée que sur les hommes.

contraception, parfois difficile à contrôler ou même impossible à administrer dans certains cas. Durant cette période, ce sont des personnes concernées par un handicap mental plus sévère et étant rattachées à une institution qui subissent des stérilisations. Cette fois, l'abus ne provient plus forcément du cadre institutionnel mais plutôt des pressions exercées par la famille.

Stérilisations forcées: les femmes touchées en première ligne



Igor Paratte

De nos jours, la stérilisation de personnes en situation de handicap est autorisée par la loi

De nos jours, la stérilisation de personnes en situation de handicap est autorisée par la loi, dans des conditions très précises, ce qui continue à faire débat. Si aujourd'hui l'idéologie eugénique du début du XX^e siècle semble lointaine, il ne faut pas pour autant considérer cette partie de l'Histoire de la Suisse comme close, les débats qui ont entouré les votations sur le diagnostic pré-implantaire et le droit à la vie en 2012 le prouvent bien. Mais ce n'est pas seulement cette perspective qui est d'actualité, comme le souligne Jacques Gasser: «Au fond, toute cette question de l'eugénisme est quand même reliée à la politique que nous avons vis-à-vis des personnes qui sont différentes, qui sont plus vulnérables, qui dérangent. Qu'est-ce que la population et les autorités font pour ces personnes qui vivent en marge?» Les stérilisations forcées étaient une façon de répondre à cette question au XX^e siècle; comment y répondons-nous de nos jours? •

Des stérilisations forcées en Suisse

Au début du XX^e siècle, un grand nombre de personnes influentes, particulièrement au sein des cantons protestants, se montrent en faveur de pratiques eugénistes. Par exemple, le canton de Vaud est le premier état en Europe à avoir mis en vigueur une loi réglementant les stérilisations non-volontaires, juste avant la loi nazie. Mais même au sein des cantons les plus fervents, la pratique ne prend pas une ampleur comparable à celle du régime du Troisième Reich. Dans un premier temps, jusqu'en 1970, les stérilisations non volontaires en Suisse sont motivées par des idées eugéniques de limitation de certaines «tares» mais également par des motifs économiques. Durant cette période, les victimes de ces mesures sont des personnes en

«Dans la société de l'époque, le fait d'avoir des enfants est avant tout vu comme une affaire de femmes. De plus, les femmes avaient à l'époque une position citoyenne et sociale plus faible que les hommes. Faire des femmes une cible particulière des stérilisations eugéniques était en fait contradictoire par rapport à la logique interne des idées eugénistes, selon lesquelles la femme et l'homme ont une chance égale de transmettre des qualités déficientes aux enfants», explique Véronique Mottier.

Toujours d'actualité

Dès les années 1980, c'est plutôt la liberté sexuelle des personnes en situation de handicap mental qui est mise en avant pour justifier ces interventions. La stérilisation est perçue comme une bonne alternative à la

Jessica Chautems



Le combat d'une vie

DÉTERMINATION • Pilote automobile, héroïne de guerre et première transsexuelle opérée en Angleterre, Roberta Cowell fut une femme courageuse, au destin extraordinaire. *L'auditoire* dresse le portrait de celle qui chamboula les codes sociaux de son siècle.

Née à Londres en 1918 dans un corps d'homme, fille d'un chirurgien du roi Georges VI, Roberta Cowell se passionna très tôt pour les sports mécaniques, devenant rapidement pilote automobile en parallèle à ses études d'ingénieure. En 1939, elle participait déjà au Grand Prix d'Anvers. Deux ans plus tard, elle épousa Diane Carpenter avec qui elle eut deux filles, Anne et Diana.

En 1939, elle participait au Grand Prix d'Anvers

Elle rejoignit la Royal Air Force durant la Seconde Guerre mondiale. En novembre 1944, son Typhoon fut touché par des tirs ennemis et Cowell se

retrouva en territoire allemand, emprisonnée dans un stalag où elle dut, entre autres, tuer des chats et les manger crus pour survivre.

Une transformation courageuse

De retour en Angleterre, Cowell souffrait de stress post-traumatique. De plus, en son for intérieur, elle sentait qu'elle était «différente». Cette instabilité psychologique la mena peu à peu vers une dépression. En 1948, elle finit par divorcer et commença alors une psychanalyse, qui lui révéla un inconscient essentiellement féminin. Dans son autobiographie, Roberta écrit à ce sujet: «Un côté féminin de ma nature, que j'avais connu toute ma vie et sévèrement réprimé, était beaucoup plus fondamental et profondément enraciné que

je l'avais supposé.» Dans un contexte social où même l'homosexualité était pointée du doigt, vivre en tant que transsexuelle fut sans doute son combat le plus difficile. Elle rencontra Michael Dillon – médecin et premier transsexuel britannique à avoir recouru à la phalloplastie – qui pratiqua sur elle une opération alors illégale, à savoir une ablation des testicules. Roberta put ensuite être reconnue comme



intersexuée et obtenir légalement un nouveau certificat de naissance. En 1954, elle subit enfin une opération de réassignation sexuelle. Dans un corps de femme, elle poursuivit sa passion pour le sport automobile, remportant en 1957 la Coupe des Dames dans la course de côte de Shelsley Walsh. Le 11 octobre 2011, elle finit par s'éteindre, seule dans son appartement. Sa vie ayant été l'une des plus incroyables du siècle, elle mérite sans aucun doute d'être sortie de l'oubli et que l'on rende hommage à son courage et sa ténacité. •

Mathilde de Aragao

Ramasser des kilos pour se dépenser

LITTERING • Alors que l'on vante la propreté des paysages suisses, les sacs de déchets remplis lors d'opérations de ramassage montrent une tout autre réalité. L'accumulation de ces débris représente un problème réel face auquel il est temps de réagir.

En 2016, un article du *24 heures* annonçait que la Suisse était le deuxième pays produisant le plus de déchets au niveau européen. En effet, un habitant produirait à lui seul environ 730 kilos de déchets par an, et ce chiffre ne fait que croître d'année en année. Bien que la plupart de ces débris soient recyclés, bon nombre d'entre eux sont jetés dans la nature. Il suffit de longer les routes cantonales en étant un minimum attentif pour constater qu'ils font désormais partie du paysage.

Besoin d'agir

Si certains restent indifférents face à ce tableau, d'autres choisissent de réagir. Ramassage des déchets trouvés lors de la balade du dimanche, petit passage au marché plutôt qu'au supermarché, recyclage de vieux objets en quelque chose de neuf: il existe en effet des moyens aussi divers que variés – et plutôt simples à mettre en place – pour faire pencher la balance. Certaines personnes, désireuses d'intervenir à une échelle plus

large, mettent en place des projets permettant de sensibiliser les autres à ce problème.

Chacun collecte en moyenne 5 kilos d'ordures

C'est notamment le cas de Laurent Thurnheer qui, en 2001, a décidé de créer la Summit Foundation. Olivier Kressman, conseiller en environnement chargé de projet pour cette fondation, explique: «Notre mission est de réduire l'impact environnemental des activités humaines, en particulier en montagne.» Bien que leur objectif principal soit la sensibilisation en station de ski, ils disposent de plusieurs axes de travail et proposent des solutions concrètes comme des opérations de ramassage de déchets. Ces dernières, qui prennent la forme de balades en pleine nature, rencontrent un certain succès. «La première impression qu'ont tous les participants ou presque,

c'est la propreté de nos régions. Nous avons la chance d'être très loin des images qui circulent sur les réseaux sociaux, montrant les plages du monde recouvertes de débris», indique Olivier Kressman. «A l'inverse, lors de la pesée des sacs poubelle en fin de journée, tous sont surpris par la quantité de déchets rassemblée. Sur une journée en montagne, chaque participant collecte en moyenne 5 kilos d'ordures de toute sorte. Multipliez ce poids par 50, 100 ou 200 participants et ces chiffres finissent par impressionner», poursuit-il. Les individus auraient donc tendance à penser que les paysages suisses sont propres, et se retrouvent fort étonnés lorsqu'ils sont confrontés à la réalité.

Un bilan alarmant

La population suisse n'est donc pas tout à fait consciente de la situation actuelle, alors que les chiffres énoncés par Olivier Kressman sont déjà inquiétants. En revanche, il est tout de même réconfortant de voir que de plus en plus de



Récolte après une promenade de 90 minutes.

projets visant à sauvegarder la planète voient le jour, et que ces derniers ouvrent progressivement les yeux des gens. Comme le dit le conseiller en environnement: «Sur les dernières décennies, la quantité d'emballages a considérablement augmenté. Nous prenons peu à peu conscience de cette situation et pouvons tous jouer un rôle pour inverser cette tendance.» Il ne reste plus qu'à espérer que le reste des acteurs ne tardera pas trop à s'éveiller et à jouer son rôle. •

Suzanne Badan

Méditerranée citoyenne

CRISE MIGRATOIRE • Alors que des mesures politiques récentes n'ont pas respecté le droit maritime, les ONG présentes en Méditerranée font tout pour protéger les réfugiés qui s'y aventurent. Nous en avons parlé avec Basile Fischer, Genevois en mission sur l'Aquarius.

Au début de l'été, l'Agence des Nations Unies pour les réfugiés (HCR) constate, malgré une baisse des traversées de la mer Méditerranée par des migrants et demandeurs d'asile, que celles-ci deviennent de plus en plus meurtrières. «Pour le seul mois de juin, une personne sur sept ayant traversé la Méditerranée centrale a trouvé la mort, par rapport à une personne sur 19 au premier semestre 2018 et une personne sur 38 au premier semestre 2017», annonce le porte-parole du HCR. L'organisation insiste alors sur l'importance du travail que fournissent les ONG, et sur la nécessité de ne pas entraver leur action. Parmi celles-ci, SOS

yeux ne peut pas laisser indifférent.» Il y repart alors pour un an et demi, occupe différents postes, et acquiert l'expérience qu'il met désormais au service de SOS Méditerranée.

L'imprévu règne sur la mission

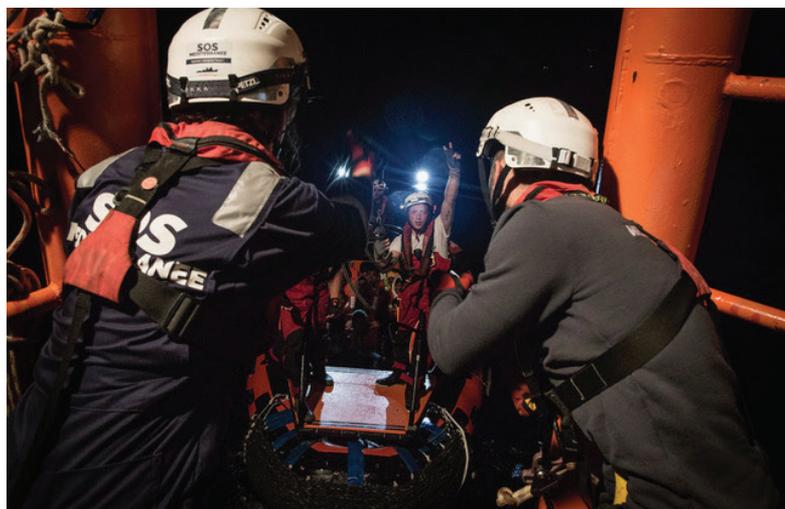
Avec les équipes de sauvetage de l'Aquarius (que l'on peut suivre au jour le jour: onboard-aquarius.org), il passe ses journées à s'entraîner, à entretenir le navire, et à faire le guet, fondamental pour le repérage des embarcations en détresse. Ce sont principalement les soignants de Médecins sans frontières

externaliser leur politique en donnant beaucoup plus de légitimité à la Libye. Un centre de coordination de sauvetages y a été créé, ce qui veut dire que nous sommes désormais censés travailler avec les autorités libyennes.» Or la situation en Libye est si politiquement instable, et si dangereuse pour les réfugiés subsahariens, qu'il est, en pratique, impossible de collaborer avec Tripoli. Le désistement européen mène en fait à l'irrespect du droit maritime: «Un sauvetage ne se termine, selon le droit maritime international, qu'une fois que les naufragés ont été débarqués dans un port de sûreté. Sauf que la Libye en elle-même ne saurait être reconnue comme un endroit de sûreté. Les naufragés nous le racontent, on sait que les conditions y sont inhumaines: précarité, torture, violence, extorsion, trafic d'êtres humains... Récemment, la Libye a été déclarée septième pays le plus dangereux du monde.»

Il est, en pratique, impossible de collaborer avec Tripoli

La position de SOS Méditerranée est nette: «Jamais on n'a débarqué des gens en Libye, et on ne le fera jamais», insiste Basile. Reste donc à la communauté internationale de s'organiser pour que les réfugiés soient pris en charge par des autorités compétentes. •

Fanny Utiger



Basile Fischer et son équipe lors d'un sauvetage, en mai dernier.

Méditerranée, association présente à terre et en mer, œuvre à informer l'opinion publique de la réalité migratoire et sauve des milliers de vies humaines avec son bateau, l'Aquarius, depuis 2016.

Sauver et témoigner

«SOS Méditerranée, c'est d'abord une réponse de la société civile», déclare Basile Fischer, coordinateur adjoint des sauvetages sur l'Aquarius. En mission depuis juin 2017, il s'était initié au sauvetage en mer entre ses 16 et 18 ans, puis engagé avec Refugee Rescue après ses études, sur l'île de Lesbos, en Grèce: «J'y ai fait mes premiers sauvetages d'embarcations de réfugiés en détresse. J'ai eu un déclic; constater cette crise migratoire de ses propres

qui s'occupent à bord des survivants. En dépit de cette organisation, au gré des naufrages, l'imprévu règne sur la mission. Et les drames persistent: «Le 1er septembre, encore, il y a eu deux naufrages, et plus de cent morts.» Pour éviter de tels événements, ce sont alors des solutions durables et respectueuses du droit que demande SOS Méditerranée, les mesures politiques prises jusqu'à présent s'étant révélées dangereuses.

Des politiques téméraires

En juin dernier, lors de l'«odyssée» de l'Aquarius à Valence, le navire s'est retrouvé bloqué en mer. Basile Fischer explique: «L'Italie a fermé ses portes et les autorités européennes ont souhaité



Tsépakoi

Souvenirs, souvenirs

Dory, le poisson amnésique du Monde de Nemo, nous divertit avec ses oublis répétés. Mais les autres animaux ont-ils une meilleure mémoire?

Avoir une mémoire de poisson rouge ou une mémoire d'éléphant; chacun a entendu ces expressions, mais sont-elles véritablement basées sur des faits? Les animaux possèdent-ils une bonne mémoire? Telle est la question qui a occupé un groupe de chercheurs suédois en 2014. Leur étude a testé la mémoire de 25 animaux, à qui ils exposaient un symbole, puis un autre. L'animal devait ensuite désigner lequel avait été montré en premier. L'expérience était répétée à deux reprises: une fois en enchaînant les deux étapes, l'autre en laissant une pause, afin d'analyser leur capacité à se souvenir. Les chercheurs ont ainsi découvert que les abeilles possèdent une mémoire de 2.4 secondes, contre 20 secondes pour les chimpanzés. Les chiens tiennent la tête du classement, avec un score tout de même peu glorieux, soit un peu moins de deux minutes. Cela signifie-t-il pour autant que votre chien ne se souvient pas de vous? Pas exactement: en effet, seule la mémoire dite épisodique était testée au cours de cette étude. Néanmoins, si les animaux ont des difficultés à se rappeler d'événements particuliers, leur mémoire s'avère très précise dans d'autres cas: ainsi, les écureuils sont capables de se rappeler après des années de l'endroit où ils ont caché leurs glands, tout comme les oiseaux peuvent retenir les lieux riches en nourriture. Les animaux disposent ainsi d'une mémoire sélective leur permettant de garder en tête les informations nécessaires à leur survie. Certains d'entre eux ont des capacités plus développées encore: les corbeaux sont capables de lier visages et voix et de s'en rappeler, les dauphins reconnaissent leurs amis (et attribueraient à chacun un sifflement spécifique), et les éléphants ont une excellente mémoire visuelle, tant et si bien que l'éléphant que vous croisez se rappellera de vous des années plus tard. Dory était peut-être plus l'exception que la règle... •

Judith Marchal et Valentine Michel



www.auditoire.ch/246

Retrouvez sur le web notre entretien avec Basile Fischer: on y parle du quotidien de l'Aquarius, des enjeux auxquels l'association doit faire face, et des façons de s'engager.



Communiqué

Fonds de solidarité: la FAE aidera 16% d'étudiant-e-s en plus

Ce lundi 24 septembre 2018, le syndicat SUD Etudiant-e-s et Précaires est venu manifester lors de notre Assemblée des délégué-e-s pour protester contre la diminution de CHF 80.- des montants accordés par le Fonds de solidarité étudiant (FSE).

Ce fonds a été créé par la FAE dans une logique de subsidiarité aux services sociaux de l'Etat et de l'Université de Lausanne. Il permet d'aider de manière ponctuelle les étudiant-e-s immatriculés à l'UNIL en situation financière difficile et ne pouvant pas bénéficier du soutien financier d'autres services.

Jusqu'au semestre passé, cette aide était de CHF 580.- maximum par étudiant-e et par année académique. En octobre dernier, la FAE a dû faire face à

une situation alarmante, puisque le budget de CHF 45'000.- attribué à ce poste pour l'entier de l'année académique 2017-2018 avait été entièrement dépensé en moins de deux mois. Malgré une rallonge totale de CHF 20'000.-, la FAE a été contrainte de bloquer ce service afin de pouvoir assurer la continuité de l'ensemble de ses activités.

Au mois de mai, notre Assemblée des délégué-e-s, composée de représentant-e-s de l'ensemble des associations de faculté ainsi que d'étudiant-e-s volontaires, avait alors décidé de réviser le règlement du FSE en abaissant le montant maximal attribuable à CHF 500.-. Cette décision a été prise avec l'objectif d'attribuer une aide moins

élevée à un plus grand nombre d'étudiants.

En parallèle, la FAE a déposé une demande auprès de la Fondation «Le Foyer Universitaire» pour une subvention de CHF 50'000.- afin de renflouer son fonds de solidarité. Le Conseil de la Fondation a décidé d'octroyer la somme demandée, permettant ainsi de compenser la perte de la FAE de ces deux dernières années académiques due à l'augmentation des demandes FSE. Cette somme a permis à la FAE de ne pas modifier le budget alloué au service et de continuer son activité normalement.

L'Assemblée des délégué-e-s et le Bureau exécutif de la FAE n'ont en

aucun cas pris la décision de «faire des économies sur le dos des étudiant-e-s les plus précaires», puisque le budget alloué au service reste exactement le même, soit CHF 45'000.- (voir le budget 18-19 publié sur notre site). La mesure de la FAE visant à réduire de CHF 80.- les aides ponctuelles permettra donc d'aider au minimum 16% d'étudiant-e-s en plus. •

Lausanne, le 25 septembre 2018

La FAE



Et c'est parti pour le show!

Rejoins l'Assemblée des Délégué-e-s! En tant qu'étudiant-e de l'UNIL, tu as l'opportunité de rejoindre l'organe législatif de la FAE, où se prennent de nombreuses décisions qui concernent l'ensemble des étudiant-e-s. Si tu veux faire bouger les choses ou veiller à ce que nos conditions d'études ne se dégradent pas, n'hésite plus et envoie un email à la fae (fae@unil.ch) avec tes nom et prénom et ta faculté. L'Assemblée des délégué-e-s se réunit quatre fois par semestre, les lundis soirs. Il s'agit de discuter de thématiques variées et de prendre position sur des sujets tels que les aides financières pour les étudiant-e-s en situation de précarité, le harcèlement sexuel, l'égalité d'accès aux études, etc. Dans une perspective d'égalité, nous encourageons vivement les candidatures féminines. •

Le Troc-o-pole est de retour!

Troc-o-pole



Utilisation du Troc-o-pole

Objectif:

- RÉDUCTION DES DÉCHETS
- CONSOMMATION DURABLE - PARTAGE

Ceci n'est pas une déchetterie!



Ce lieu est à votre disposition pour:

- Déposer des objets encore en **bon état**
- Prendre des objets dont vous avez besoin **gratuitement**

Tous les objets (à l'exception des meubles sur lesquels ils sont rangés) sont à donner!

Acceptés:

- VÊTEMENTS ET ACCESSOIRES
- VAISSELLE ET USTENSILES
- PETIT ÉLECTROMÉNAGER
- PETIT MOBILIER
- LIVRES
- OBJETS DE DIVERTISSEMENT: JEUX, CD, DVD, ...
- PETITE DÉCORATION

Pas Acceptés:

- OBJETS CASSÉS, SALES, GROS ET ENCOMBRANTS
- SOUS-VÊTEMENTS (HORS SOUTIEN-GORGE) ET MAILLOTS DE BAINS
- ALIMENTS
- ANIMAUX
- DÉCHETS

Merci de trier vous-mêmes dans les catégories indiquées!

Pour les plus gros objets, il suffit de poster une annonce sur la paroi dédiée à cet usage.

Anthropole - Face au 1031
Du lundi au vendredi 9h00-17h00
<https://www.facebook.com/trocopole>

FAE Fédération des associations d'étudiant-e-s de l'UNIL

Unil
UNIL | Université de Lausanne



Touche pas à ma taxe!

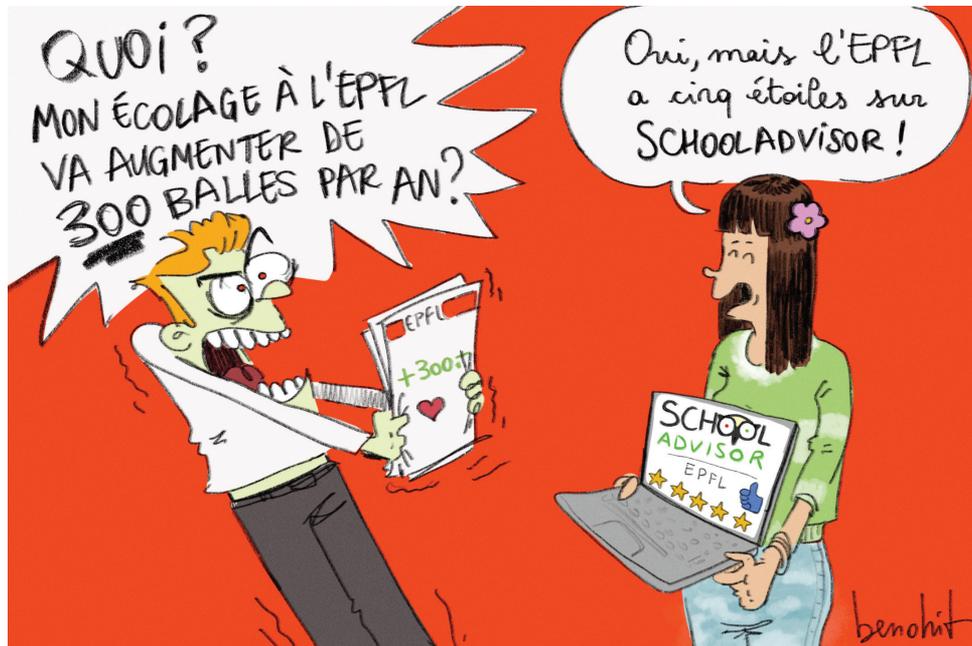
ENQUÊTE • Le 5 juillet dernier, le Conseil des EPF a pris la décision d'augmenter de 300 francs par année la taxe d'études de l'EPFL et de l'EPFZ. Cette hausse sera progressivement instaurée dès la rentrée 2019. Les associations d'étudiants dénoncent une augmentation motivée par des raisons qui demeurent obscures.

L'augmentation des taxes d'études à l'EPFL est un débat qui dure depuis maintenant plusieurs années et qui a déjà fait couler beaucoup d'encre. Tout commence en janvier 2016, lorsque Patrick Aebischer annonce que ces taxes pourraient doubler avant même son départ l'année suivante de la présidence de l'Ecole polytechnique. Les réactions ne se font pas attendre, et une mobilisation initiée par le syndicat SUD-EP est organisée quelque temps après sur la place de l'Esplanade, en dépit de l'interdiction prononcée par l'EPFL. La tension est palpable et rend le dialogue entre les différentes parties difficile. De 1'266 francs par année, la

taxe (encore inchangée aujourd'hui) pourrait alors dépasser les 2'500 francs. Pourtant, Patrick Aebischer ne peut pas, à lui seul, décider de cette hausse. Cela relève en effet de la compétence du Conseil des EPF (CEPF), l'organe directionnel de l'EPFL et de l'EPFZ, dont les membres sont directement nommés par le Conseil fédéral.

Une augmentation de 300 francs

Aucune décision n'est donc prise jusqu'en septembre 2017, date à laquelle le CEPF déclare son intention d'augmenter la taxe de 500 francs. Il motive cette résolution en invoquant le fait que les crédits accordés par le Parlement sur la période 2017 à 2020 ne sont pas suffisants aux besoins des deux Ecoles polytechniques. Cela ne convainc pas les étudiants, qui se braquent à nouveau. Cette fois, le CEPF accepte de discuter et lance une procédure de consultation à laquelle sont notamment conviés l'AGEPoly, l'association des étudiants de l'EPFL, et le VSETH, son équivalent zurichois. De longues et âpres discussions s'ensuivent, et, le 5 juillet dernier, la décision tombe: l'augmentation sera finalement de 300 francs par année et sera instaurée progressivement dès la rentrée de septembre 2019.



Des raisons politiques

«Le fait d'augmenter les taxes d'études de "seulement" 300 francs au lieu des 500 prévus à la base montre que le travail réalisé par l'AGEPoly, le VSETH et les deux Assemblées d'école a été considéré», estime David Cleres, responsable des relations externes de l'AGEPoly. Néanmoins, l'association des étudiants n'est pas pour autant satisfaite de cette décision.

«Les arguments avancés par le CEPF sont à notre sens beaucoup trop vagues»

David Cleres poursuit: «Les arguments avancés par le CEPF sont à notre sens beaucoup trop vagues et permettent d'injecter l'argent dans tous les budgets de l'EPFL et pas uniquement dans l'éducation comme cela devrait être le cas.» Il craint que cet argent soit par exemple utilisé pour la construction ou la rénovation de bâtiments qui ne serviraient pas directement à la formation. Autre motif d'agacement: la somme apportée par cette hausse des taxes est

risible en comparaison du budget total des deux écoles. Dans un communiqué, le VSETH explique que «l'augmentation de 300 francs représente seulement 0,18% du budget total de l'EPFZ». Les représentants des étudiants zurichois se demandent alors si cette majoration est réellement nécessaire et dénoncent une hausse «arbitraire» et «principalement motivée par des considérations politiques», un avis partagé par l'AGEPoly.

Une juste contribution?

Le CEPF estime toutefois que cette hausse est acceptable: «C'est un ajustement raisonnable, se défend Gian-Andri Casutt, chef de la communication du CEPF. La dernière augmentation a eu lieu dans les années 1990, à l'exception d'une légère adaptation à l'inflation en 2004.» Il rappelle également que «la population suisse paie pour cette formation par le biais des taxes, de la vendeuse à l'agriculteur». Selon lui, il est donc juste que les étudiants paient eux aussi une contribution. Interrogé sur l'utilisation de ces nouveaux fonds, Gian-Andri Casutt assure qu'ils seront investis dans l'enseignement, par exemple dans le développement des cours en ligne. Il précise également

que «les deux Ecoles polytechniques fédérales sont parmi les universités les moins chères de Suisse, même si elles offrent une formation de qualité qui comporte de nombreux coûts». Des mesures compensatoires sous forme de bourses devraient par ailleurs être mises sur pied pour les étudiants dans une situation précaire.

Une tendance inquiétante

Reste que du côté des principaux concernés, cette augmentation est très impopulaire. Un sondage réalisé en 2017 par l'AGEPoly auprès de 2'000 étudiants de l'EPFL montre que seuls 12% d'entre eux étaient d'accord

avec le premier projet du CEPF (qui proposait donc une hausse de 500 francs). Il n'existe pas de chiffres plus actuels, mais il y a fort à penser que leur opinion reste globalement inchangée: les étudiants étaient avant tout sceptiques sur la réelle utilité de cette hausse, et force est de constater que la situation n'est pas beaucoup plus claire à ce niveau-là. En outre, plus d'un tiers des sondés affirmaient avoir déjà des difficultés à financer leurs études. Cette hausse sera alors un coup dur pour eux. Plus globalement, cette mesure va totalement à l'encontre de l'instauration progressive de la gratuité de l'enseignement supérieur, à laquelle la Suisse s'était pourtant engagée. Cela est d'autant plus inquiétant qu'il ne s'agit pas d'un cas isolé, mais bien une tendance générale, comme le prouve l'augmentation récente des taxes d'études de l'Université de Fribourg. •

Antoine Schaub

Pas si Minus, ce Vortex

LOGEMENT • Le campus de l'Université de Lausanne accueillera dès 2020 le Vortex, un bâtiment réservé aux logements pour étudiants et hôtes universitaires. L'auditoire se plonge dans les spirales infernales de l'urbanisme et part à la découverte de cette nouvelle construction.

Pour beaucoup d'étudiants, venir étudier à l'Université de Lausanne ou à l'EPFL est synonyme de cassette. En effet, trouver un logement abordable et proche du campus n'est pas une mince affaire. Face à une demande sans cesse croissante, de nouvelles solutions s'imposent.

Deux besoins en un projet

En septembre 2014, le Grand Conseil vaudois accorde un crédit d'étude afin de développer un programme de construction d'habitations pour étudiants sur le site de La Pala. Après une mise au concours, ce sont les plans du Vortex qui l'emportent, un bâtiment cylindrique se développant le long d'une rampe hélicoïdale de 2,8 kilomètres, pour une hauteur de 29 mètres.

Trouver un logement abordable et proche du campus n'est pas une mince affaire

Ce dernier est dès lors supposé répondre à deux besoins: «Il s'agit premièrement de faire face en partie à la pénurie de logements pour étudiants et, deuxièmement, d'offrir des logements en vue de l'organisation des Jeux olympiques de la jeunesse (JOJ) en 2020», explique Alain Dayer, architecte d'Unibat. La Fondation

Maisons pour Étudiants Lausanne (FMEL), principal acteur en termes de logements étudiants dans l'agglomération lausannoise, joue également un rôle important dans la réalisation du projet: «Depuis le début du projet et même avant sa construction, nous avons été consultés et sommes même allés visiter à Copenhague la résidence modèle» (*ndlr*: La résidence Tietgenkollegiet Dorm), explique Alexandre Dayer, directeur adjoint de la FMEL. «Le maître d'ouvrage est très à l'écoute de la FMEL, et nous sommes notamment impliqués sur le choix de matériaux et sur la conception du bâtiment», continue-t-il.

Un lieu d'échange

L'objectif de cette nouvelle construction est également de créer un lieu d'échange et de rencontre pour ses habitants. En plus des 829 appartements prévus, le bâtiment comportera également diverses pièces favorisant la vie en communauté, comme une salle d'étude, un restaurant ou des espaces dédiés à l'organisation de fêtes. Une volonté qui se retrouve aussi dans l'architecture même de l'immeuble, comme le souligne Alain Dayer: «Cette promenade publique de près de 3 kilomètres doit favoriser le contact social et les échanges, alors que la cour représente une arène pour des activités communes attractives.» La FMEL attache également une importance toute particulière à la collectivité: «Nous aimerions

reproduire pour le Vortex le modèle utilisé à l'Atrium, où nous avons créé un comité d'association qui nous aide à faire de la sensibilisation et qui participe à la création d'événements, comme des *afterwork*.

Créer un lieu d'échanges et de rencontres pour les habitants

Nous souhaitons améliorer la solidarité et la responsabilité de nos locataires, pour que ceux-ci deviennent des partenaires et participent activement à l'amélioration de la qualité de vie de nos maisons d'étudiants», indique Alexandre Dayer.

Les JOJ, un rapide échauffement

Le fait que le Vortex serve de village olympique à environ mille jeunes participants a grandement favorisé l'essor de cette construction. «Il aura fallu attendre la candidature aux JOJ 2020 pour que cet objectif se traduise par un projet de création de logements sur une propriété de l'Etat», explique Alain Dayer. «Les besoins spécifiques d'un village olympique sont très proches de ceux d'un campus universitaire.» Connaissant le fameux dicton «ce qui se passe au village, reste au village», il y a fort à parier que les locaux ne seront pas laissés dans le meilleur état pour les futures locataires. Une chose est certaine, cet immeuble sera inauguré par ses premiers occupants comme il se doit. Mais, après tout, les JOJ ne seront-ils pas finalement qu'un échauffement de ce qui attend réellement ce bâtiment: les étudiants? •

Judith Marchal et David Raccaud



Unil/UP Düring

Il paraît...

Parmi ces brèves, vous trouverez des infos vraies, et moins vraies (fausses, à vrai dire).

Jacques Dubochet, encore?

Le Prix Nobel de Jacques Dubochet La encore fait parler de lui dans la presse. En effet, grâce à lui, l'Unil grimpe dans le classement de Shanghai. Une preuve de plus que cette place de parc pour vélo était amplement méritée. Bravo Monsieur, on est fiers de vous (même si vous n'avez pas répondu à notre demande d'interview, mais bon, on comprend, vous êtes sans doute occupé). •

SB & VM

A vos planches!

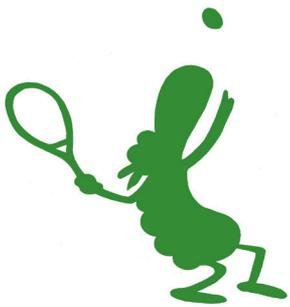
Pour la rentrée 2020, l'Institut des sciences du sport met en place d'une spécialisation en *extreme ironing*, cette discipline qui consiste à repasser ses vêtements dans les conditions les plus délicates (voir n°245). Le cursus se composera de trois séminaires de repassage: «Sur les rails du M1 à 17h00», «Sur le quai de la station Unil-Chamberonne à 16h59» et «Dans la file d'attente de l'Epicentre à 11h54». Il sera complété par différents enseignements, dont celui donné par la professeure Cristina Cordula intitulé «Pour une nouvelle esthétique des chemises en W» ainsi que celui de Nicolas Hulot, invité pour l'occasion, ayant pour titre provisoire «Du yacht à la planche». La discipline s'adressera à tous les étudiants intéressés et exigera pour seul prérequis un rattrapage en latin de deux semestres. •

JB

C'était c'qu'on s'était promis

Le dimanche 28 octobre à 09h16, Lamine, chanteur au pic de sa carrière dans les années 2000, sera au Synathlon pour la deuxième inauguration du bâtiment. Il y chantera son fameux titre «J'voulais (qu'tu portes mon nom)», ainsi que son nouveau single «Petit Baba Noël». On se réjouit. •

SB



Entre les cordes

BOXE • L'invention de la boxe précédant celle du cinéma, ce dernier s'en est servi comme d'un sujet de choix. Au travers du septième art, les valeurs portées par ce sport sont mises en lumière et des problématiques fondamentales sont abordées. Explications.

Si le cinéma entretient depuis longtemps d'étroits liens avec le sport, cela est d'autant plus vrai pour la boxe. En 1897 déjà, Enoch J. Rector filme les quatorze rounds que se disputent Fitzsimmons et Corbett, ce dernier remettant en jeu son titre de champion du monde des poids lourds. La boxe glisse dès lors vers la fiction, porteuse de combats allant bien au-delà du ring.

Du rire aux luttes

Le cinéma comique ne met pas longtemps à s'approprier les mouvements inhérents à ce sport. Il en résulte des chorégraphies comiques de boxeurs gringalets et décalés. Chaplin dans *Les lumières de la ville* en est un bel exemple: il y incarne le parfait *outsider*, dansant derrière l'arbitre pour se protéger de son adversaire. Il en va de même pour Jerry Lewis dans *Sailor Beware*. Mais si la mécanique du corps des pugilistes peut être dépeinte de manière humoristique, le septième art se sert également de la boxe afin de mettre en lumière certaines luttes. Ainsi, de nombreux films renforcent le destin tragique de boxeurs désabusés, tandis que d'autres valorisent une certaine idée d'ascension à l'américaine. Historien du cinéma et professeur à l'Université de Lille, Laurent Guido parle d'ailleurs de «la réussite d'un individu qui part d'en bas – un *underdog* – mais s'élève par son talent ou son travail. C'est une manière de régénérer le mythe du *self-made man*, dans un système qui promeut les plus méritants.»

Le ring est le lieu de confrontation d'oppositions sociétales

La boxe peut en ce sens être une thématique propice à la valorisation de la douleur et de l'ascèse. Selon François Albera, professeur en section d'histoire et esthétique du cinéma à l'Unil,



Hilary Swank dans *Million Dollar Baby*.

l'insistance faite sur la souffrance du boxeur est ainsi une «analogie avec un chemin de croix, un calvaire généralement centré sur une problématique de la rédemption». Mais le ring est aussi le lieu de confrontation de diverses oppositions sociétales. Le noble art sert tour à tour les combats de classe, les problématiques raciales et les questions de présence féminine dans ce sport.

A la sueur des poings

Les acteurs ayant endossé le rôle du pugiliste sont nombreux. La question du corps est alors essentielle: celui du boxeur est souvent esthétisé par une musculature saillante, naviguant entre ascétisme et désir. En effet, les scènes de *sparring* (qui désigne un combat entre deux boxeurs dans le cadre de l'entraînement) prêtent à voir le corps en mouvement, à mi-chemin entre la beauté du geste et la dureté de certains coups. *Million Dollar Baby*, mais plus encore *Girlfight*, jouent sur ce rapport au corps et au genre. Dans ce dernier film, Michelle Rodriguez interprète le rôle d'une jeune femme musclée et pleine de volonté, des attributs souvent assimilés à la masculinité; une manière d'user de la boxe pour briser certaines idées reçues. Mais si la musculature est une chose, qu'en est-il de la performance sportive des acteurs? D'après François Albera, si le doublage apparaît dans certaines scènes, les acteurs doivent

s'entraîner pour obtenir une silhouette collant à leur rôle. Il rappelle qu'il reste néanmoins des «acteurs qui tiennent à payer de leur personne et à exécuter eux-mêmes certaines performances». C'est notamment le cas de Mathieu Kassovitz dans le tout récent *Sparring*: jouant le *sparring partner* d'un grand boxeur – interprété par l'ancien champion du monde Souleymane M'Baye –, Kassovitz s'est astreint à plusieurs mois de préparation physique. Afin d'être au plus proche de la réalité, il a souhaité «prendre des coups contrôlés», boxant véritablement sans chorégraphie préparée à l'avance.

Le corps du boxeur est souvent esthétisé

C'est peut-être ce qui fait de cet art un sujet si particulier pour le cinéma: que ce soit entre les cordes ou devant une caméra, la boxe ne se joue pas, elle se vit. •

Marine Almagbaly

Sous l'océan

Après des périodes d'engouement intense pour des créatures mythologiques comme le vampire ou la licorne, c'est au tour de la sirène de faire des vagues.

Qui n'a jamais rêvé de «partir là-bas» avec Ariel et son compagnon Polochon? C'est aujourd'hui possible grâce au *mermaiding*, une pratique sportive qui consiste à enfiler une queue de poisson et à nager comme une sirène (ou un triton, pour les hommes, bien que cette discipline soit encore majoritairement pratiquée par des femmes). Les adeptes du *mermaiding* se sont multipliés à travers le globe ces dernières années. Elles travaillent par exemple dans des aquariums ou des zoos, où elles attirent de nombreux spectateurs désireux de voir cette fameuse créature mythologique onduler avec les poissons. Si ce métier peut sembler étrange, voire risible, il n'est pas aussi simple qu'il n'y paraît. En effet, outre l'attrait pour le côté magique de cette discipline, le *mermaiding* est un sport très complet qui allie les bienfaits de la natation plus traditionnelle et de la nage en monopalme. Cette dernière, bien connue des nageurs et adeptes de l'apnée, demande beaucoup d'entraînement ainsi qu'un travail important des abdominaux, muscles très sollicités pour effectuer le mouvement d'ondulation requis pour ce type de nage. Les sirènes professionnelles doivent également apprendre à retenir leur respiration pendant plusieurs minutes d'affilée, à effectuer des figures et à savoir bouger avec grâce, ce qui est rendu difficile par des queues pouvant peser jusqu'à 15 kilos. Par ailleurs, beaucoup de sirènes professionnelles mettent un point d'honneur à informer les spectateurs des problèmes écologiques touchant les océans. Les cours de *mermaiding*, offerts aux enfants comme aux adultes, se multiplient également dans de nombreux pays (dont la Suisse), pour tous ceux qui souhaiteraient ajouter une touche de fantaisie à leur vie. •

Emilie Michel

Festival sous-terrain

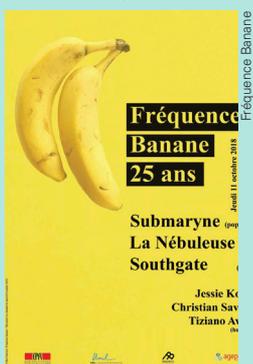
La 17^e édition du LUFF se tiendra au Casino de Montbenon ainsi que dans d'autres lieux de la ville de Lausanne. Cette année, le festival consacrera une rétrospective sélective à Khavn de la Cruz, un réalisateur philippin prolifique. Ce sera l'occasion de présenter le cinéma populaire «Pinoy» encore peu connu en Occident. En ce qui concerne la section *off* du festival, elle sera axée sur le thème des «économies *underground*», et notamment sur la question de la relation entre création et militantisme. Véritable terreau de la culture alternative, le festival met en avant des artistes et des thématiques qui sortent des sentiers battus.

Lausanne Underground Film & Music Festival (LUFF), du 17 au 21 octobre, Lausanne.

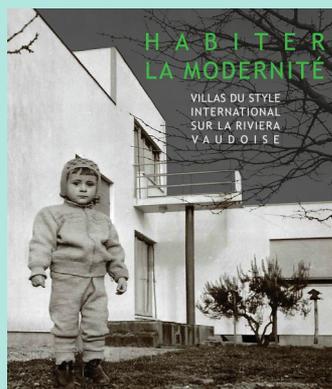
25 bougies et des bananes

Fréquence Banane fête cette année ses 25 ans! Pour cette occasion, la très chouette radio du campus de l'Unil et de l'EPFL a privatisé les deux étages du Seven ainsi que le Café des Artistes, ce qui promet un grand moment de nostalgie pour les Lausannois. Au programme: concerts, avec notamment Submaryne, Nébuleuse et South Gate, et spectacles d'humour interprétés par Jessie Kobel, Christian Savary et Tiziano Avola. Entrée gratuite et bonne humeur au rendez-vous.

Les 25 ans de Fréquence Banane, 11 octobre, Café des Artistes et Seven Bar Lounge, Lausanne.



Archi cool!



Les Archives de la construction moderne et Archizoom de l'EPFL organisent une exposition d'architecture dans la villa-atelier De Grandi, réalisée en 1939 par l'architecte italien Alberto Sartoris. Situé en plein cœur de la Riviera vaudoise, le lieu est considéré comme le berceau de l'architecture moderne où s'est développé pendant l'entre-deux-guerres le «Style international». Passionnés d'architecture ou simplement curieux, c'est l'occasion pour les visiteurs de découvrir des plans, des dessins, des maquettes ainsi que des photographies qui illustrent une autre époque.

Habiter la Modernité: Villas du Style international sur la Riviera vaudoise, Corseaux, en cours jusqu'au 29 novembre.

La faim du monde

Si vos papilles vous titillent et que découvrir de nouvelles spécialités culinaires vous fait envie, le World Food Festival répondra à tous vos désirs! Du 26 au 28 octobre à Lausanne, vous pourrez déguster de la nourriture du monde entier: stands et *foodtrucks* vous proposeront de nombreux plats d'ici et d'ailleurs, ainsi que des portions de dégustation pour permettre aux plus gourmands de tout goûter. Une tente sera dédiée à des activités pour enfants, et le groupe de musique Marvinca jouera le samedi à 19h et le dimanche à 13h, dans une ambiance chaleureuse, joyeuse et festive. Un festival à ne pas manquer, pour gastronomes jeunes et moins jeunes.

World Food Festival, du 26 au 28 octobre, Allée Ernest-Ansermet, Lausanne.

Θέλω να φάω κοτόπουλο

Nostalgiques de vos dernières vacances au soleil? Pas de panique, cette année encore, la ville de Lausanne a pensé à tout. Du 8 au 13 octobre, redécouvrez la Grèce lors de l'édition 2018 de Lausanne Méditerranées, organisée en partenariat avec le Théâtre de Vidy et la Cinémathèque. Entre spectacles de danse, concerts, ou encore lectures, tous les éléments sont réunis pour vous donner l'illusion de bronzer face aux eaux turquoises de la plage de Myrtilos. Alors, on embarque?

Lausanne Méditerranées, du 8 au 13 octobre, Lausanne.

Et aussi...

Manguin - La volupté de la couleur, exposition au Musée de l'Hermitage, en cours jusqu'au 28 octobre.

Repas Meurtres et mystères: La ruée vers l'Ouest - à la gare - voie 6, Montreux, en cours jusqu'au 3 novembre.

Ferdinand Hodler: documents inédits, Fondation Martin Bodmer, Cologny (Genève), du 3 octobre au 28 avril.

L'évadé, de Karim Slama et Ferruccio Cainero, Théâtre 2.21, du 5 au 21 octobre.

Festival Vernier sur Rock, le Lignon (Suisse), du 11 au 13 octobre.

26^e Mondial d'Impro Théâtrale, Genève, du 11 au 20 octobre.

La nuit de l'épouvante au château de Chillon, 13 octobre.

Nanar Party Vol. 9, Uptown Geneva, 13 octobre.

Fête de la Châtaigne, Fully, du 13 au 14 octobre.

«Des Suisses au cœur de la traite négrière», conférence de Olivier Pavillon (historien et écrivain), Casino de Montbenon, 15 octobre.

Exposition «Un acte d'une violence indicible» de Matthias Bruggmann, Musée de l'Elysée, du 17 octobre au 27 janvier.

Destination Tokyo (saison 5), convention dédiée à la culture japonaise, Valais, du 20 au 21 octobre.

Exposition de peinture Sylvie Aubert, château de Rolle, du 22 au 30 octobre.



Sapere aude!

VULGARISATION • Des premiers cabinets de curiosités d'il y a six siècles aux médias de nos jours, la connaissance n'a cessé de s'ouvrir à un public profane de plus en plus jeune. Les institutions muséales jouent d'ailleurs un rôle important dans ce processus. Mais qu'est-ce qui est mis en place dans les musées et les expositions pour intéresser les foules?

La vulgarisation scientifique, aussi appelée médiation ou communication, est l'action de rendre accessible les sciences, ainsi que tout autre domaine nécessitant des connaissances spécifiques, au grand public (le terme latin *vulgus* signifiant le peuple, la foule, la plèbe).

Le vulgarisateur tente de combler le fossé grandissant entre les chercheurs et le public

Pour reprendre les mots de la philosophe et historienne Bernadette Bensaude-Vincent dans «Splendeur et décadence de la vulgarisation scientifique»: «La mission du vulgarisateur est de faire le pont entre le monde scientifique et le monde de tous les jours.» En effet, le vulgarisateur tente, par des explications et des remises en forme, de combler le fossé grandissant entre les chercheurs et le public.

Des cabinets à internet

Au XVI^e siècle, les cabinets de curiosités – sorte d'expositions fourre-tout dans lesquelles on trouve toutes sortes d'objets rares ou étranges – représentent une première forme de vulgarisation scientifique. Ces expositions, faites par des amateurs, sont fortement influencées par les légendes et les connaissances de l'époque. En effet, les objets scientifiquement authentiques côtoient les reconstructions de créatures mythologiques et autres artefacts contrefaits. Dans sa thèse en histoire de l'art à l'Université McGill à Montréal, Gilles Thibault décrit que dans ces cabinets, «le curieux a la sensation de pouvoir saisir, de surprendre le processus de Création du monde». A la même époque, les premiers ouvrages de vulgarisation font leur apparition: il s'agit principalement d'écrits expliquant des phénomènes naturels tels que les arcs-en-ciel. Puis, vers la fin du XVII^e siècle, des magazines généralistes voient leurs pages s'enrichir d'articles de vulgarisation destinés d'abord aux chercheurs, puis aux amateurs. De plus, la langue française remplace petit à

petit le latin, rendant ainsi les écrits plus accessibles. La diversification des médias permet une véritable explosion de la diffusion du savoir. Au XIX^e siècle, les musées ainsi que les jardins zoologiques et botaniques se développent à large échelle, devenant par la même occasion les premiers musées d'histoire naturelle. En outre, depuis le XX^e siècle, la professionnalisation des vulgarisateurs et la diversification des médias permettent une véritable explosion de la diffusion du savoir, et la part de la population visée est de plus en plus grande. Finalement, faisant suite à l'émission culte de France 3 *C'est Pas Sorcier*, YouTube est aujourd'hui un des acteurs principaux de la vulgarisation, proposant du contenu sur à peu près tous les sujets.

Le rôle des institutions muséales

A l'instar des premiers cabinets de curiosités, c'est tout d'abord la soif de nouveauté qui attire le public. Les plus curieux de notre société étant généralement les enfants, la majorité des musées prévoit des activités susceptibles de les intéresser: parmi les plus courantes, on

d'activités qui se révèlent avoir un impact important sur la majorité des enfants.

C'est la soif de nouveauté qui attire le public

Faire à manger, revêtir une blouse de chimiste, bricoler des œuvres d'art: les participants, devenus acteurs, sont impliqués dans les sujets et les vivent de l'intérieur. Ces méthodes permettent de captiver facilement l'attention des jeunes et de susciter leur intérêt. A Lausanne, bon nombre d'institutions suivent ce modèle. C'est notamment le cas de l'Espace des inventions, qui propose des expositions interactives particulièrement adaptées à un public juvénile, ces dernières restant néanmoins sérieuses et susceptibles d'intéresser les moins jeunes. A l'instar de certaines expositions presque exclusivement interactives, toutes comprennent une part de jeux éducatifs. Ces activités sont l'essence même de cette fondation qui a pour vocation «d'éveiller l'intérêt des jeunes à la science et à la technique», selon leur site internet. Malgré leur caractère qui peut donner un air un peu «course d'école», toutes ces expositions sont pensées avec des spécialistes. C'est là ce qui les rend si intéressantes, car elles sont l'interface directe entre les scientifiques et le public réceptif.

Des connaissances pour tous

La passation du savoir entre les spécialistes et le grand public n'a cessé d'évoluer depuis les premiers cabinets de curiosités. A l'air d'internet, les possibilités d'un tel idéal sont nombreuses. Les institutions traditionnelles ne sont toutefois pas en reste, et leur disponibilité a trop souvent tendance à être oubliée. Pour ceux qui souhaitent apprendre, il suffit de pousser leur porte. Le savoir est à la portée de tous et, pour reprendre la fameuse injonction de Kant: «*Sapere aude!*» (il faut oser savoir). •

LA SCIENCE À LA RENCONTRE DE LA JEUNESSE



D'après "Le verre de vin" (1659) de Johannes Vermeer

L'art se met à poil

NUDITÉ • Nombreuses sont les représentations d'hommes et de femmes nus dans le monde artistique, indépendamment des domaines et des époques. Véritable objet de fascination, la nudité reste cependant un thème controversé. Quelles sont ses origines et que symbolise-t-elle?

A toute époque, de nombreux artistes s'intéressent au thème de la nudité. Comme l'explique Philippe Kaenel, professeur associé en histoire de l'art à l'Université de Lausanne, «il s'agit d'un thème très ancien, antique même. Il est lié aux conceptions à la fois anatomiques, sociales et religieuses de "l'Homme". La question des proportions humaines et la lecture physiognomique du corps ont passionné des générations d'artistes, avec une intensité nouvelle depuis la Renaissance et l'humanisme.»

Entre fascination et censure

Déjà dans l'Antiquité, la nudité est une composante fondamentale de l'art grec et romain. Les sculpteurs immortalisent la jeunesse et la beauté idéale des dieux, dont le corps nu reflète toute la splendeur. Il s'agit alors d'un thème largement exploité qui ne suscite aucune indignation.

A la Renaissance, la nudité dans l'art connaît un nouvel essor

Au Moyen Âge, la religion affecte fortement l'art, et la nudité n'est alors réservée qu'à certaines scènes bibliques, telles que le péché originel. Comme l'explique Jan Blanc, professeur d'histoire de l'art à l'Université de Genève, dans la *Tribune de Genève*, «lorsqu'Adam et Eve mangent le fruit défendu, ils ont honte de leurs parties intimes. La nudité représente l'innocence perdue et l'expulsion du paradis qui s'ensuit.» Elle a donc une connotation négative. C'est plus tard, à la Renaissance, que la nudité dans l'art connaît un nouvel essor, grâce à la redécouverte de la culture antique. Petit à petit, la mythologie devient le sujet phare des artistes, qui *a contrario* du religieux valorise les corps nus. De plus, l'humanisme (qui s'efforce de mettre l'être humain au centre des préoccupations) contribue à se pencher sur le corps humain et sur les proportions idéales de celui-ci – *L'homme de Vitruve* de Léonard de



Kuby, de Spencer Tunick (1999/2000).

Vinci en étant probablement l'illustration la plus célèbre. Cependant, malgré l'entrée du nu comme épreuve académique artistique, celui-ci reste censuré lorsqu'il est représenté dans des endroits sacrés; c'est à cette époque que des feuilles de vigne ou de fines toiles viennent cacher les parties intimes dans certaines œuvres d'art. Par la suite, le nu prend une nouvelle dimension, celle de l'érotisme. Une des œuvres emblématiques de cela est *L'origine du monde* de Gustave Courbet, réalisé en 1866, dévoilant un sexe féminin. De par son réalisme frappant et son cadrage serré, cette peinture provoque un scandale et devra attendre plus de cent ans avant d'être exposée dans un musée (voir n° 241). Puis, au XX^e siècle, le mouvement cubiste initié par Picasso instaure une coupure. Dans *Les demoiselles d'Avignon*, le corps dénudé des femmes n'a rien de semblable aux courbes généreuses ou musclées de la Renaissance; l'abstraction semble alors avoir pris le dessus. Enfin, dans l'art contemporain, la nudité tend à se réaffirmer, notamment à travers les performances où le corps nu de l'artiste devient lui-même l'œuvre d'art. La nudité vivante a donc fait sa place petit à petit dans les musées et les galeries d'art, mais qu'en est-il dans la rue?

La nudité en plein centre-ville

Cet été à Zurich, le Body and Freedom Festival a offert en pleine ville des performances d'artistes entièrement nus. Le but de cet événement était de dépasser la gêne et les tabous que suscite la nudité dans l'espace public, d'exploiter le corps humain nu comme objet artistique, ainsi que de montrer sa vulnérabilité. Dans la même idée, le photographe américain Spencer Tunick invite des milliers de personnes à se rassembler dans un espace citadin afin de poser pour son objectif. Le contraste entre les corps nus et le contexte urbain est frappant. Véritables œuvres d'art, ses photographies ont parfois une connotation politique, lorsque les bâtiments visés dépendent des institutions gouvernementales.

La censure est toujours présente

La frontière entre art et revendication par le corps semble alors floue. Bien que la nudité soit un thème largement exploité, elle n'a de cesse suscité des indignations. En outre, la notion de censure est toujours présente, internet contrôlant désormais les représentations virtuelles. •

Mathilde de Aragao et Valentine Perrot

Les petits plats dans l'écran

La télévision voit émerger un grand nombre d'émissions culinaires. Aperçu de la recette du succès.

L'art de concocter de bons petits plats fait son entrée à la télévision dès 1954 avec *Art et magie de la Cuisine*, une émission présentée par Catherine Langeais et le chef cuisinier Raymond Oliver. Pourtant, les émissions culinaires n'ont jamais semblé aussi «tendance» qu'aujourd'hui. Depuis une dizaine d'années, il est impossible de feuilleter un programme télévisé sans en avoir l'eau à la bouche. Mais quels sont donc les ingrédients d'un tel succès? Il semblerait qu'un zeste de drame et qu'une pincée de compétition suffisent à séduire le public. Dans les pays francophones, c'est en 2005 que se rencontrent pour la première fois télé-réalité et cuisine avec l'apparition de *Oui Chef!*, un docu-réalité suivant la création du restaurant de Cyril Lignac, un chef désormais bien connu du grand public. Depuis, les programmes de ce genre ne cessent d'apparaître au menu. En 2016, plus de 1'800 heures d'émissions culinaires sont diffusées sur les principales chaînes belges et françaises, soit l'équivalent de trois mois entiers passés à regarder des aliments mijoter. Tandis que *Cauchemar en cuisine* mise surtout sur l'aspect personnel des restaurateurs et sur le rôle impitoyable du coach Philippe Etchebest, des émissions comme *Top Chef* ou *Le meilleur pâtissier* adoptent le même rythme qu'une série dont l'intrigue se développe en plusieurs épisodes. Le profil des candidats se dessine ainsi au fil des semaines, les rendant attachants ou détestables, et la perspective de voir notre favori quitter l'aventure nous tord l'estomac tous les lundis soir. Les différentes épreuves ajoutent une tension supplémentaire, et le suspense est à son comble lorsqu'il s'agit de découvrir si Véronique a correctement assaisonné son cabillaud. Pas de doute: les émissions culinaires font recette et, au vu des records d'audience, il semblerait qu'elles n'aient pas fini de nous faire saliver. •

Judith Marchal

C'est le bordel

Après trois singles remarquables sur internet, la chanteuse belge de 22 ans fout enfin le «Brol» le 5 octobre.

Seulement trois chansons sorties et déjà des dizaines de concerts par-delà la Belgique et la France; entre voix douce et airs de clavier entraînants, Angèle est un petit prodige de la pop belge. Découverte sur Instagram en 2015 grâce à ses covers aux accents jazz et ses vidéos humoristiques, elle fait d'abord quelques concerts dans des cafés bruxellois avant de jouer les premières parties des jumelles Ibeyi. Ce qui a réellement engendré le buzz, c'est la sortie de sa première chanson «La loi de Murphy» en octobre 2017, qui mêle couplets parlés en français et refrains entêtants chantés en anglais. Le clip, récoltant plusieurs millions de vues sur YouTube, est un réel succès. A la suite de ce *single* vient «Je veux tes yeux» en début 2018, suivi de «La thune» en juin. La jeune Belge est aussi repérée par Damso, qui lui demande à son tour de jouer avant ses concerts. Angèle est également la sœur de Roméo Elvis, qui cartonne dans le milieu du rap francophone; ils partagent d'ailleurs la chanson «J'ai vu» sortie en juin 2017. C'est donc en trois ans seulement que la chanteuse accède peu à peu aux scènes bruxelloises puis aux milieux parisiens, mais pas seulement: elle apparaît aussi en Suisse en 2018 à l'affiche du Montreux Jazz puis



Suzanne Badan

de Paléo. Avec sa voix de velours et les thèmes actuels qu'elle aborde – comme les relations contrôlées par les écrans via les réseaux sociaux – il n'est pas étonnant que ses *followers* attendent impatiemment son premier album nommé *Brol*, ou «bordel» en argot. Annoncé dans un *teaser* sur Instagram, cet album mystère sortira le 5 octobre 2018. La tournée se déroulera quant à elle en novembre. On a hâte! •

Lliana Doudot

Au fil des œuvres: C'est pas sorcier

A la fois effrayante et merveilleuse, la figure de la sorcière fascine l'imaginaire collectif depuis l'Antiquité jusqu'à nos jours. De Circé à Piper, retour sur plusieurs siècles de sorts et de potions.

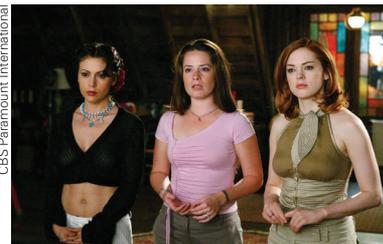
Tout au long des siècles, la sorcellerie a régulièrement pris le visage d'une femme. Dans l'Antiquité déjà, l'image de la sorcière se retrouve dans la mythologie grecque et romaine. Une figure qu'Homère traite dans son *Odyssée* à travers Circé, une magicienne qui empoisonne Ulysse et ses compagnons afin de les transformer en cochons. Son image s'assombrit encore au Moyen Age, lorsque la sorcellerie devient un fait d'hérésie violemment réprimé par l'Eglise.



Hansel et Gretel par Arthur Rackham, 1909.

Nombreuses sont les représentations picturales montrant le fameux sabbat, la cérémonie nocturne des sorcières pendant lesquelles se déroulent banquets, orgies et meurtres d'enfants. Des dessins représentant le sabbat à Genève en 1570 dans les chroniques de Johann Jakob Wick servent à alimenter les fantasmes qui se font autour de ce phénomène. Plus tard, le peintre Francisco de Goya se fascine pour le thème de la sorcellerie, qu'il développe à de nombreuses reprises dans son œuvre. A la fin du XVIII^e siècle, il réalise ainsi une série de six petits tableaux révélant des scènes de sorcellerie pour le cabinet de la duchesse d'Orsuna, dans lesquels il représente différentes étapes relatives à cet imaginaire. Ainsi, dans *El Aquelarre* datant de 1798, il expose une réunion de sorcières dirigée par un grand bouc, l'une des formes prises par le diable. Si ces œuvres se basent sur des croyances que l'on pense alors réelles, la littérature de jeunesse s'empare également de la figure de la sorcière pour la transporter dans la fiction – notamment les contes –, où elle demeure encore largement diabolisée.

Les frères Grimm lui attribuent d'ailleurs souvent le rôle de la «méchante», généralement dépeinte sous les traits d'une vieille femme impitoyable s'attaquant aux petits enfants. Dans les *Contes de l'enfance et du foyer*, elle emprisonne ainsi Raiponce dans un donjon, fait de Gretel sa servante tandis que Hansel est enfermé dans une cage, et Dame Trude n'hésite pas à changer une petite fille en bûche pour la brûler. Toutefois, la tendance change grandement au cours du XX^e siècle et c'est à travers la télévision que le phénomène se remarque le plus. Dans le célèbre feuilleton américain des années 1960 *Ma sorcière bien-aimée*, la sorcière interprétée par Elizabeth Montgomery se transforme en une belle jeune femme mariée et souhaitant se mêler au monde des mortels. Samantha prend dès lors les traits de la parfaite femme au foyer, à qui le mari interdit d'utiliser ses pouvoirs. Plus récemment, c'est la série *Charmed* qui modernise les sorcières en les rendant captivantes aux yeux des adolescentes des années 2000. Ces trois sœurs qui désirent absolument garder le secret sur leurs pouvoirs deviennent alors la métaphore du complexe de la différence propre à l'adolescence. L'image de la sorcière n'a de cesse évolué à travers le temps et au fil des œuvres: d'une figure mystique, aussi fascinante que dérangeante, elle peut être mobilisée aujourd'hui par des mouvements féministes. Par exemple, des sorcières anti-Trump se réunissent au pied de la



La série *Charmed*, 1998-2006.

Trump Tower à chaque lune décroissante et lancent des sortilèges au président afin qu'il quitte la Maison Blanche. La preuve que les sorcières sont toujours parmi nous... •

Judith Marchal

La vie est belle

Le clip d'Indochine «La vie est belle» retrace la vie d'un homme, de sa naissance à sa mort.

Il y a un peu plus d'un an, Indochine sortait son treizième album, intitulé *13*. Avec plus de 36 ans de carrière derrière lui, le groupe français arrive toujours à émouvoir son public au travers de ses chansons, mais



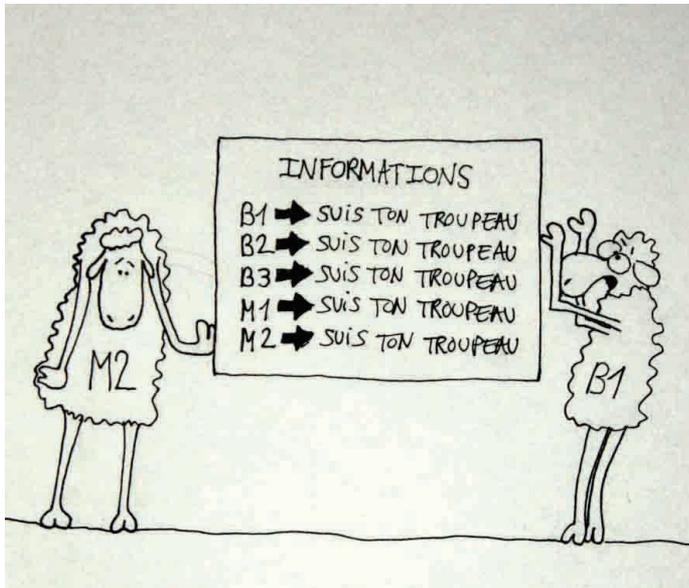
Maëdy Julien

aussi au travers de ses clips. En 2013 déjà, bon nombre d'individus étaient touchés par le clip «College Boy», réalisé par Xavier Dolan, qui dénonçait les violences scolaires et homophobes. Le clip du premier single de *13*, «La vie est belle», retrace quant à lui la vie d'un homme, de sa naissance à sa mort. Le spectateur se retrouve à la place de cet homme et voit la vie de ce dernier se dérouler devant ses yeux. En fond, Nicola Sirkis chante des paroles simples: «La vie est belle et cruelle à la fois, elle nous ressemble parfois». En effet, si le spectateur est témoin d'événements joyeux, il assiste également à des moments plus sombres de la vie de cet individu: on le voit se faire frapper, se faire tromper, perdre sa mère, mais aussi frapper sa femme. Réalisé par Asia Argento, ce clip, rempli d'images crues pouvant heurter la sensibilité de certains, dénonce toute forme de violence, et plus particulièrement les violences conjugales qui ne sont pas toujours reconnues comme telles. Les images, qui alternent entre les bons et les mauvais moments de la vie, ainsi que les paroles de cette chanson peuvent difficilement laisser indifférent, et évoquent nécessairement un souvenir chez tout individu. •

Suzanne Badan

Un coup de crayon

Rentrée universitaire: itinéraire étudiantin.



Alwin Occelli

Les trois conseils de...

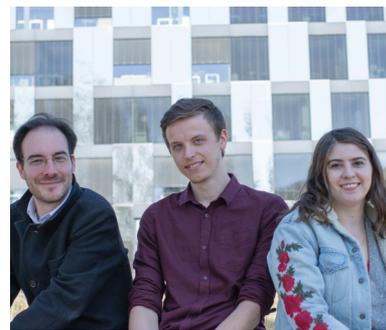
Chaque mois, un membre de l'Université de Lausanne vous fait découvrir trois objets culturels de son choix.

MARC DUPUIS, COFONDATEUR ET ANCIEN COPRÉSIDENT DE PIXELS, JOËL RIMAZ, PRÉSIDENT ACTUEL ET SÉVERINE GIGANTE, MEMBRE DE L'ÉQUIPE MÉDIA

UN JEU (Joël)

Pyre

Pyre propose une expérience riche avec une histoire touchante, un visuel superbe, une bande-son sublime et des phases de jeu originales. Mélange curieux entre un roman interactif et un jeu de sport, Pyre mise sur ses personnages et sur son histoire, qui s'adapte en fonction de nos choix et de notre capacité à surmonter les obstacles, afin de proposer une quinzaine d'heures de jeu mémorables.



Lucas Kloz

UN FESTIVAL (Marc)

Cross Dreams Festival

Le 3 novembre prochain, Beaulieu met la culture pop à l'honneur via trois concerts. De *Game of Thrones* à *Dragon Ball*, Cross Dreams rend hommage aux thèmes musicaux qui nous ont fait vibrer, et sera surtout l'occasion de célébrer les 30 ans de carrière de *Yoko Shimomura*, figure féminine incontournable de la musique de jeux vidéo (*Street Fighter*, *Kingdom Hearts*), lors d'un concert symphonique.

UN FILM (Séverine)

Cloud Atlas

Adaptation du roman *Cartographie des nuages*, de David Mitchell, *Cloud Atlas* est un conte à travers les âges, une succession d'histoires et de vies où des individus se croisent et renaissent au fil du temps. La réincarnation, l'émancipation, l'affranchissement ou encore la révolte sont les maîtres-mots dans cette épopée temporelle de 2h45 au casting prestigieux. •

A la rencontre de...

Alison & the Twins

Pour cette nouvelle année, *L'auditoire* vous emmène à la rencontre d'artistes de la région et vous fait découvrir des projets culturels créatifs et innovants. Ce mois-ci, nous mettons à l'honneur le groupe musical Alison & the Twins.

Pouvez-vous vous présenter?

Alison & the Twins est un trio de la région lausannoise formé en 2017. Julian, le bassiste, est doctorant à l'EPFL. Loïk, le chanteur/guitariste fait des études à Lausanne et Evan, le batteur, étudie à Fribourg.

Comment définiriez-vous votre style musical?

Nos chansons sont très hétéroclites. On essaie de ne jamais faire deux fois la même chose, de ne pas tourner sur la même suite d'accords... On laisse plutôt les gens répondre à cette question, les avis sont nombreux et c'est assez drôle. Finalement, les catégories ça n'a d'utilité que chez le disquaire.

Quels sont vos projets actuels?

Nous avons des concerts prévus et sommes déjà en train de peaufiner des chansons pour un futur EP ou album. On se réjouit de pouvoir présenter notre travail et le partager. Mi-novembre, nous entrerons en studio à Zurich, parce que nous avons eu la chance de gagner le Prix du jury au festival Emergenza, qui comprenait deux jours d'enregistrement gratuits. Nous sortirons une nouvelle chanson et une version vinyle de l'EP avec quelques surprises.

Avez-vous déjà eu des retours sur votre EP?

Oui, et quelques chroniques en ont parlé. La plupart des gens sont très

enthousiastes et ça nous réjouit; cependant, on sait qu'il y a encore beaucoup de travail et un long bout de chemin à parcourir avant d'avoir son nom sur la scène suisse.

Comment se déroule le travail de votre premier album?

Bien, on prend notre temps. Comme l'EP est sorti assez récemment, on ne se stresse pas pour finir nos chansons. On est entrés dans une phase où notre musique mûrit, on commence à savoir un peu plus dans quelle direction on va. On n'a pas vraiment fixé de date pour sortir un premier album et notre EP nous a déjà ouvert quelques portes, ce qui est très stimulant.

Qu'espérez-vous faire par la suite?

On aimerait faire danser toujours plus de gens, leur faire ressentir des émotions. C'est probablement le plus bel hommage qu'on puisse faire à un musicien. Le rêve serait de pouvoir faire une petite tournée en Europe ou tout simplement de plus jouer en Suisse. L'idéal pour nous serait de trouver un bon label. C'est vraiment l'objectif à court terme en ce moment. •

Retrouvez Alison & the Twins sur www.alisonandthetwins.com ou sur Instagram @alisonandthetwins.



Ils vont nous manquer

Après les annonces de départ de Nicolas Hulot du Gouvernement français et celles de Johann Schneider-Ammann et Doris Leuthard du Conseil fédéral, d'autres personnalités influentes ont décidé de quitter leur poste. Leurs lettres de démission étant parvenues par erreur dans les spams de notre boîte mail, nous avons décidé de les publier.



En fait je reviens! A la base je voulais me casser parce que je ne pouvais plus blâmer Doris. Toujours à dire «ouais moi je gagne toujours mes votations, tout le monde m'aime, nanana». En plus elle m'empêchait toujours de dormir lors des séances avec le Conseil fédéral sous prétexte que «c'est important». Mais qu'est-ce que j'en ai à foutre moi des textes de lois sur l'égalité salariale ou je ne sais quoi? Qu'est-ce qu'on en a à foutre des lois tout court? Laissez-nous respirer! Bon, maintenant que l'autre a décidé de se casser, je devrais enfin pouvoir roupiller tranquille, donc tout va bien, je rempile pour au moins 15 ans. On va bien rire, et ça, c'est bon pour la santé. Sur ce, moi je vais faire une sieste. Allez à plus!

Johann Schneider-Ammann

Ntant qu ltr la plus utilis' d la langu français, j commnc un pu à fatigur. Laissr moi tranquill, j vous n suppli! J suis à bout. L languag SMS tait un bonn id', mais c''tait pas suffisant. Vous n voulz quand mm pas qu j fass un burn-out? Prnz xmpl sur Gorgs Prc. Aussi, la ltr W st trop jalous t dmand qu'à travaillr plus. Donc j propos qu'on chang nos rôls d's maintnant. Wt rwgardwr, ça rwstw hypwr comprwhwnsiblw, non? C'wst ça la vraiw wcriturw inclusivw.

La lettre E

A la base c'était juste une blague, cette histoire de *tweet*, j'avais un peu fumé et je m'ennuyais. Finalement je suis forcé de démissionner après tout ça... Je crois que la Bourse a pas trop aimé. Du coup je perds mon poste de président du conseil d'administration de Tesla et je suis amendé de 20 millions de francs. Mais bon au moins je garde la direction de Tesla et je reste toujours riche. Je vous promets de continuer à envoyer des voitures dans l'espace!

Elon Musk



Bonjour, j'écris au nom de l'ensemble des rédactions du *24 heures*, du *20 minutes*, du *Matin Dimanche* et du *Matin.ch*. Tout le monde a décidé de démissionner. C'est dingue, non? Je suis tellement déçu. J'aimais tant ces journaux. C'est vraiment dommage que tout le monde décide de partir d'un coup, comme ça, sans se concerter. Quelle coïncidence quand même! On dirait presque un plan de restructuration visant à tuer la presse romande qui n'est pas assez rentable aux yeux de nos actionnaires. Mais vous savez très bien que ce n'est pas mon style de faire ça. Toutefois, voyons le côté positif: les Romands devraient faire d'incroyables progrès en allemand maintenant qu'ils ne pourront plus que s'informer via les (très prolifiques) *Tages-Anzeiger* et *Blick*.

P.-S.: Oups, y a aussi les membres la *Tribune de Genève* qui vont démissionner subitement. Je les avais presque oubliés, faut dire qu'ils n'existent plus vraiment (hihi).

Christoph Tonini
Président de la direction Tamedia



Les Nazis reviennent. Pour de vrai. Vraiment. Les Nazis. On parle pas du troisième *OSS 117*, mais bien de la République fédérale d'Allemagne. Les Nazis. Bordel. Nein nein nein. Moi je me barre. Tschüss.

Angela Merkel